NUMERO 40

LE COURRIER DE L'OUEST

JOURNAL HEBDOMADAIRE. EDMONTON, JEUDI, 11 JUILLET 1912. FONDE EN 1905.

L'histoire de la Langue Française

Texte de l'admirable discours prononcé au Congrès de Québec par M. E. Lamy, délégué de l'Académie Française

Le Canada, pour célébrer des souvenirs, des mérites, des espérances, des gloires à lui, et à lui seul, n'aurait eu que l'embarras du choix. A l'éclat de vos assemblées, suffisaient vos orateurs, vos historiens, vos poètes, et ces colons qui, à la fois poètes, historiens et conquérants, tracent en lignes infinies, sur votre sol, avec le fer des charrues, l'épopée du labeur obscur, composent chaque jour, par leurs actes, l'authentique récit de votre croissance et vous préparent un avenir égal aux plus ambitieux des rêves. Mais le congrès conçu par vous demandait des associés autres que vous, et vos fêtes vous eussent paru incomplètes sans le concours d'hôtes lointains. Votre désir est parvenu jusqu'à l'Académie française. Aussitôt, cette personne d'habitudes sédentaires et d'un âge où l'on ne court plus le monde, a, pour être présente ici, confié la deux cent soixante-dix-septième année de sa vieillesse aux risques de terre et de mer. Pourquoi votre appel? Pourquoi notre empressement? Pourquoi, si loin de la Coupole, nous semble-t-il siéger "chez nous"? Pourquoi la rencontre d'aujourd'hui nous apporte-t-elle comme la douceur d'un retour et l'émotion d'une parenté? Parce que nous et vous sommes des fils de France, parce que, malgré les séparations de l'espace, du temps et de la politique, se célèbre en ce jour une fête de famille, la fête d'une grande famille, et qu'ici vous avez donné rendez-vous à l'unité de notre race.

Sans doute le Canada et la France ne forment plus une même nation. Vous perdre fut la dernière légèreté de l'ancien régime, ne pas vous pleurer fut la honte des philosophes qui, infailliblement hostiles à l'instinct national, félicitaient la Prusse de nous avoir vaincus, admiraient Frédéric, Marie-Thérèse et Catherine d'avoir dépecé la Pologne, notre alliée naturelle, et n'en voulaient pas à l'Angleterre de nous avoir pris "quelques arpents de neige". Cette neige, du moins, avait été rougie par un sang plus français que leur encre, et le rire stupide des intellectuels qui vous abandonnaient gaiement fut compensé par la fidélité silencieuse des soldats qui, pour vous défendre, surent mourir. Vous êtes restés à l'Angleterre. Vous avez connu la diversité des régimes que l'Empire britannique prépare à ses conquêtes. Ravisseur armé et dur geôlier tant qu'il a peur de les perdre, il sait finir en époux généreux, et, de l'ancienne chaîne, garder seulement un anneau qu'il leur passe au doigt. S'il est de tempérament un peu polygame, il a tôt ou tard la magnifique intelligence de comprendre qu'à respecter le génie de races étrangères à lui par l'origine et égales à lui par la culture, il sert non seulement leur droit, mais son intérêt, car, en les laissant libres, il s'assure la paix, et leurs dons travaillent pour lui. Il vous a traités avec cette sagesse: au lieu de vous habiller par contrainte en Anglais, au risque de vous irriter sans vous travestir, il a, plus ambitieux, paré l'Angleterre de vos moeurs, de vos traditions, de votre intelligence françaises. C'est en sachant vous laisser vous-mêmes qu'il vous a conquis. Sûr que votre fidélité au passé ne contient aucune haine de votre condition présente, il n'est point jaloux de vos piétés historiques. Il vous laisse arborer nos couleurs, il y joint les siennes pour unir ainsi vos deux fidélités. Il lui plaît que la splendeur de ces fêtes atteste votre indépendance et honore à la fois ce que vous fûtes et ce que vous êtes.

Pour honorer ce que vous fûtes et ce que vous êtes, rien ne vous a paru plus synthétique, et plus essentiel que de redire votre attachement immuable au parler français.

Chercher les raisons de cet attachement est parcourir les évidences et les mystères qui ensemble collaborent à la formation des langues.

La langue et la pensée

Rien d'immatériel comme la pensée. Il semblerait naturel qu'elle se transmît comme elle se crée. Or, il nous faut pour la communiquer le secours des sens. Elle mourrait sourde et muette dans le cerveau où elle naît, si elle ne trouvait pas pour se répandre le petit muscle qui, par son va et vient dans les cavités sonores de la bouche, y transforme l'air en bruit. Comment les idées choisissent-elles entre ces bruits et pourquoi se trouvent-elles traduites par ceux-ci plutôt que par ceux-là? S'il y a des rapports secrets entre les activités de l'esprit et les vibrations de la voix, les hommes puisqu'ils possèdent tous un fonds commun d'intelligence et de sensibilité, devraient tous, semble-t-il encore, traduire les mêmes pensées par les mêmes mots, tout comme ils traduisent partout les mêmes émotions par les mêmes gestes. L'unité de l'espèce règnerait dans l'unité du langage. Or, si l'unité de l'espèce transparaît en quelques termes qui, expressifs de choses simples et essentielles, se ressemblent dans toutes les langues, ces langues sont multiples et expriment par des mots différents les mêmes choses. Là, sur l'étendue d'immenses espaces, un seul vocabulaire est employé par des groupes trop éloignés les uns des autres pour avoir jamais entendu le son de leur voix: ici, des populations riveraines sur les bords d'un même fleuve, voisines sur les versants d'une même montagne, mêlées le long de frontières ouvertes, s'entendent et ne se comprennent pas. Ce caprice a une loi. Parlent de même ceux qui ont le même sang, la même histoire, les mêmes moeurs. Diffèrent par le parler ceux qui diffèrent par l'origine, par les traditions, par le caractère. Ces dissemblances héréditaires influent sur les sensibilités de l'esprit et du coeur, et la diversité des émotions appelle la diversité des mots par quoi elles s'expriment. Chaque langue ainsi sollicite, révèle et consacre le génie d'une race.

Ces langues sont, comme les hommes eux-mêmes, esprit et matière. La matière est la dimension des mots, leur poli ou leur rudesse, leur légèreté ou leur pesanteur, la netteté de leurs arêtes ou l'incertitude de leurs contours. L'esprit est l'ordre selon lequel les mots s'attirent, se groupent et se hiérarchisent pour exprimer et associer les idées. La matière des langues leur semble impérieusement fournie par le sol, le climat, la place du monde où naissent les races. Les épais brouillards du septentrion, la muette matité de la neige, l'anarchie hurlante des vents se retrouvent dans les sons rauques, sifflants, confus, assourdis, indistincts de certains dialectes. Ceux des contrées torrides sont brefs, gutturaux, haletants, comme brûlés dans la bouche trop sèche des hommes. Seuls les pays tempérés, où le soleil est douceur, l'atmosphère pureté et le sol richesse, produisent comme leur plus belle fleur les langues harmonieuses. L'esprit des langues ne varie pas moins. Il y a des races à l'intelligence lente, leur conversation épaisse et comme engourdie, leur ressemble. Certaines cherchent leurs pensées dans les mêmes brumes où s'effacent leurs paysages. Certaines ont des idées plus nettes, mais s'inquiétant peu de les ordonner, les battent comme des cartes dont la place ne diminue pas la valeur, pourvu que le jeu soit complet. Certaines ont le goût des contournements, des inversions, des surcharges, des incidentes imbriquées, toléreraient que tout un discours formât un bloc d'une seule phrase et attendent pour comprendre le sens de cette phrase, son dernier mot. D'autres races, au contraire, sont avides de clarté, soucieuses de précision, prompte d'intelligence. Plus elles le sont, plus elles portent ces dons dans leur langage: plus il devient donc rapide, logique et lumineux. Entre ces langues inégalement parfaites, cette inégalité fait la hiérarchie. Les plus belles en soi, les meilleures conductrices de la pensée, les plus fécondes en chefs d'oeuvre, imposent leur primauté. Les races moins habiles à produire le beau sont capables de le reconnaître et de l'aimer. C'est dans l'accord de leur admiration que se retrouve l'unité de l'espèce.

Les langues universelles — Le Grec et le Latin

Vous avez eu deux fois raison de célébrer notre langue. Car si le français est notre bien domestique, il est de plus un de ces idiomes conquérants qui dépassent leurs frontières, une richesse universelle et l'une des plus magnifiques parures qu'ait jamais revêtues la pensée humaine.

Le nom d'universelles a tour à tour appartenu à trois langues: la grecque, la romaine, la française. Sans reprendre la vieille querelle des anciens et des modernes et sans amoindrir l'inoubliable dette de la civilisation envers les éducateurs d'Athènes et de Rome, marquons les différences entre les caractères de ces langues. Si toutes les trois se formèrent dans les régions les plus tempérées et les plus belles de l'Europe, près de cette Méditerranée qui fut jusqu'à nos jours le centre du monde, il n'y avait dans l'origine des deux premières aucune vocation d'universalité. Elles furent les filles de temps où chaque peuple vivait pour soi, isolé sur son domaine. Elles furent la voix de sociétés fondées sur l'esclavage, l'omnipotence du mâle et où les citoyens seuls admis à vouloir, étaient une infime minorité. En Grèce, cette minorité, dispensée du travail au milieu d'une nature enchanteresse, employa ses loisirs à accroître sa joie de vivre, et, affinant par l'exercice sa délicatesse native, devint une aristocratie de l'intelligence, d'une intelligence appliquée à se plaire. Elle aima les brillantes subtilités de sa dialectique, les rêves tragiques ou riants de son imagination, les légendes de son histoire, comme elle aimait les caresses de son ciel, les contours de ses montagnes et des rivages, les tableaux de ses peintres, les monuments de ses architectes et la compagnie divine de ses statues. Nuls philosophes, nuls écrivains, nuls orateurs ne se sentirent à l'égal de ceux-là, soutenus, inspirés par cette attention collaboratrice et qui récompensait en gloire les bons serviteurs de son plaisir. C'est pourquoi là toutes les puissances du génie s'exaltèrent en art. Cet art forma la langue même, qui, toute claire et sonore, éclatante de voyelles et rythmée de consonnes retentissantes, chantait la pureté de ses sons dans la pureté de l'air. Le grec fut la langue de la beauté. Mais c'est pour eux seuls que les Grecs accordèrent cette lyre. Comme celle d'Orphée, si elle charma les bêtes, la sauvagerie des nations alentour, ce fut par la surabondance d'une harmonie qui les atteignait sans s'adresser à elles. Moins encore semblait faite pour l'univers la langue romaine qui fut d'abord le parler d'une ville. Le peuple romain naquit avec la religion de la force. Elle le prépara au respect des inégalités et il se soumit aux mieux armés des siens pour soumettre par eux le monde. Une caste ambitieuse fit le destin, et la langue de Rome, pour déifier Rome. Son art national fut de tracer et de prolonger les voies qui alliaient l'univers à la ville, de jalonner par des arcs de triomphe les routes de sa gloire, d'élever les cirques où, même durant la paix, on pût offrir à la fortune guerrière des sacrifices humains. Elle fit de ses annales le miroir où elle voulait revoir sa puissance jusque dans ses crimes. Elle fit de ses lois politiques une science des secrets qui maintiennent en possession les vainqueurs et en silence les vaincus. Elle créa la langue de l'autorité. Sa brièveté lapidaire, sa précision impérieuse, sa majesté grave conviennent à ceux qui commandent. Ce langage se répandit avec les conquêtes de cette ville; il eut pour maîtres d'école les légionnaires, les proconsuls, les magistrats. A mesure que s'avançait plus loin la puissance de cette cité, il fut adopté par ceux qui dans les régions submergées étaient atteints par le flux et voulaient s'élever avec lui. Mais un jour se fit le reflux. Au lieu que les peuples attendissent, immobiles, la loi de Rome, ce furent eux qui tout d'un coup se précipitèrent vers le centre souverain du monde, poussés eux-mêmes par les flots d'une barbarie plus lointaine et irrésistible. L'empire de l'hellénisme s'était établi sans ces prises de possession violentes, par l'obéissance volontaire des étrangers qu'attirait le génie grec: aussi la décadence politique de la Grèce ébranla peu son prestige intellectuel. Rome s'était imposée aux nations, sa langue les fatiguait comme la voix de leur esclavage; elles crurent en s'échappant d'elle consacrer leur indépendance. Chaque peuple, dans la confusion qui les mêlait, ne se servit plus que de son propre dialecte et ce fût Babel.

Suite a la page 2

Le semaine athlétique de Suède

Stockholm, 9—Les sports olympiens qui ont lieu actuellement ici ont attiré une foule innombrable d'étrangers.

L'athlète canadien Alex. Decoteau s'est classé second dans la course de 5000 mètres.

La Population d'Edmonton est de 53,383

L'AUGMENTATION PRODIGIEUSE DE LA POPULATION DE NOTRE VILLE CONFIRME SES PROGRES INTENSES.

Les résultats du recensement d'Edmonton, entrepris par la municipalité et attendu avec tant d'impatience dans notre ville, sont enfin connus.

Le maire a annoncé officiellement samedi dernier que la population de la capitale d'Alberta est à l'heure actuelle de 53,383 âmes. 43,650 personnes demeurent sur la rive nord et 9,733 sur la rive sud.

Le chiffre de notre population a été accueilli avec une satisfaction marquée par tous ceux, — et ils sont légion, — qui s'intéressent aux progrès de notre ville.

La rapide augmentation du nombre des habitants d'Edmonton, indiquée dans le tableau ci-dessous, décèle des progrès prodigieux et met la joie sur tous les visages de ceux qui notent chaque jour le développement de la capitale d'Alberta.

Années	Population
1901	2,652
1905	9,200
1906	14,000
1907	18,000
1908	20,000
1909	23,000
1910	26,000
1911	30,462
1912	53,383

Les moins optimistes doivent convenir que nous aurons 75,000 habitants à Edmonton, dans moins de 2 ans.

On ne doit pas perdre de vue que la région tributaire d'Edmonton n'est encore qu'au début de son développement. L'immense trafic que nous attendons des vallées agricoles et des terrains miniers du Nord ne commencera que dans deux ans. Il est impossible de prévoir encore quelle augmentation colossale de population la mise en valeur de ces territoires vaudra à la ville-reine du Nord-Ouest.

Pèlerinage au Lac Ste-Anne

On nous prie d'annoncer que le pèlerinage annuel au Lac Ste-Anne aura lieu le mercredi 24 juillet.

Quelques-uns de nos compatriotes ont eu la joie cette année, à l'occasion du Congrès de Québec, d'aller visiter le sanctuaire vénéré de Ste-Anne de Beaupré; tous ceux qui n'ont pu accomplir ce voyage sanctifiant ne seront pas pour cela privés des grâces spirituelles que vaut aux pèlerins pieux la visite aux sanctuaires de la Grande Thaumaturge, il leur suffira de se joindre aux fidèles qui se font un devoir de venir chaque année prier la glorieuse mère de la Vierge Marie dans la modeste et ancienne chapelle qui lui a été consacrée au bord des eaux bleues du Lac Ste-Anne.

Sans doute le sanctuaire est moins beau et moins riche que celui des bords du St-Laurent mais il n'est pas moins agréable à Dieu et les pèlerins emporteront un souvenir pieux et réconfortant des cérémonies simples et émouvantes auxquelles ils assisteront.

Il n'y a pas encore de service régulier sur la ligne du C. N. R. entre Edmonton et Lac Ste-Anne, mais les pèlerins ont toute facilité de venir la veille de la fête par le Grand Tronc jusqu'à Wabamun où ils trouveront des voitures qui les conduiront au Lac Ste-Anne.

Une Ecole Normale à Camrose

LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ANNONCE L'ETABLISSEMENT PROCHAIN D'UNE ECOLE NORMALE A CAMROSE.

Cette école pourra recevoir 150 élèves et sera probablement construite à Noyen.

De notre correspondant.

Camrose, 10—L'hon. J. R. Boyle, ministre de l'Instruction Publique d'Alberta est de passage à Camrose aujourd'hui. Il a déclaré publiquement que l'intention du gouvernement provincial est d'établir très prochainement une école normale à Camrose. Cette école pourra recevoir 150 élèves; elle sera probablement construite à Noyen où est située la gare du chemin de fer Canadian Northern.

DANS L'ARMEE FRANÇAISE

Paris, 9—M. Millerand, ministre de la guerre, a su gagner l'affection des soldats français en remettant en usage, dans l'armée, les vieilles sonneries de clairon du premier empire.

Maintenant, à l'heure du réveil, de l'appel, de la soupe et de la retraite, on entendra dans toutes les casernes de France, les mêmes sonneries de clairon qui retentissaient aux jours de l'épopée napoléonienne.

LES ELECTIONS DE SASKATCHEWAN

LES RESULTATS CONNUS A 8 HEURES DU SOIR, JEUDI, INDIQUENT UNE VICTOIRE LIBERALE.

Régina, 11 — Les rapports des élections parvenus à huit heures à Régina font prévoir une victoire libérale. Ces rapport sont tous favorables au gouvernement Scott dont les candidats obtiennent des majorités presque partout.

North Qu'Appelle cependant paraît être acquis aux conservateurs dont le candidat MacDonald a la majorité sur le député sortant libéral MacLaughlin.

George Bell, libéral, est assuré de sa réélection à Estevan, avec une forte majorité.

Scott a la majorité dans tous les bureaux de vote de sa circonscription (Souris) dont on connait les résultats. J. D. Stewart, libéral, est élu à Cannington.

A l'exception de deux ou trois circonscriptions douteuses les libéraux obtiennent la majorité partout, mais les détails font presque totalement défaut.

La position des libéraux demeure la même dans les villes, car si le gouvernement Scott perd Moose Jaw et Prince Albert, il gagne Régina et Saskatoon.

A Régina, Bole est élu avec plus de 300 voix de majorité, tandis qu'à Saskatoon, McNab est élu par une majorité de 114 voix. Dans Weyburn, Mitchell, libéral, obtient une majorité sur Bowman, conservateur. Dans Prince Albert, Bradshow, conservateur, obtient la majorité et Moose Jaw passe aux conservateurs dont le candidat Willoughby obtient une majorité de près de 200 voix.

Une Chambre de Commerce française à Edmonton

Notre article, au sujet de l'opportunité de la création d'une chambre de commerce française pour l'Ouest, avec siège social à Edmonton, nous a valu depuis la semaine dernière une active correspondance.

De diverses villes de l'Ouest des Français qu'intéresse ce projet nous écrivent pour nous demander des renseignements détaillés sur la création et le fonctionnement d'une chambre de commerce de ce genre. D'un commun accord nos correspondants reconnaissent le besoin urgent d'une organisation dans l'Ouest, pour provoquer l'importation des produits français, et une chambre de commerce composée de Français soucieux de voir le commerce et l'industrie de leur pays bénéficier, au même titre que ceux des autres nations, du développement prodigieux de l'Ouest, du Canada, leur semble le genre d'association tout naturellement désigné pour remplir ce but.

Nous rappelons que le promoteur du projet de la création d'une chambre de commerce française pour l'Ouest, à Edmonton, M. René Lemarchand, a reçu l'assurance du concours le plus dévoué des membres influents de la colonie française de l'Est du Canada.

Dès que le nombre des adhésions sera suffisant pour commencer l'organisation de la chambre de commerce les personnes intéressées au projet recevront une lettre circulaire les informant de cette décision.

On peut faire parvenir les adhésions à M. A. Michelet, boîte 98, Edmonton, Alta., qui en accusera immédiatement réception.

LE COMITE PERMANENT DU CONGRES DE QUEBEC

M. W. Gariépy, président de la délégation d'Alberta au Congrès de Québec, nous informe que M. l'abbé J. A. Ouellette, d'Edmonton, a été nommé membre du Comité Permanent du Congrès de la Langue française au Canada. Cet honneur rejaillit sur les nombreux adhérents à la Société du Parler français d'Alberta, dont M. l'abbé Ouellette est l'organisateur.

Voici quelle est la composition du Comité permanent du Congrès de Québec:

S. G. Mgr Roy, sir Jos. Dubuc, l'hon. juge L. A. Prud'homme, l'hon. juge P. A. Landry, l'hon. N. A. Belcourt, l'hon. A. D. Richard, N.B., l'hon. Thomas Chapais, l'hon. J. O. Rhéaume, l'hon. Alphonse Turgeon, l'hon. A. E. Arsenault, du Nouveau-Brunswick; l'hon. T. Ledoux, Dr A. E. Brien, M. J. H. Guillet, Dr J. A. Bédard, M. Alcée Fortier, M. C. S. O. Boudreault, l'abbé L. P. Gauthier, R. P. A. F. Auclair, O.M.I.; M. Labin Girouard, N.E.; M. Edouard Montpetit, M. J. E. Prince, R. P. Chs. Charlebois, O.M.I.; M. l'abbé J. A. Ouellette, Alberta; M. l'abbé Elie Auclair, M. l'abbé S. A. Lortie, M. l'abbé Ph. Filion, M. l'abbé C. Roy, M. Amédée Denault, M. Adjutor Rivard.

Les événements de la Semaine

Arrivée du Duc de Connaught

Ottawa, 9—S. A. le duc de Connaught, gouverneur général du Canada, accompagné de la Duchesse et de la Princesse Patricia arrivera à Edmonton le mardi, 3 septembre prochain. La famille vice-royale repartira le lendemain soir pour Calgary. Le Duc séjournera pendant une heure, de 9 à 10 heures, le jeudi matin à Red Deer; il arrivera à Calgary le 5 septembre et y demeurera jusqu'au 8. Leurs Altesses partiront ensuite pour la Colombie Britannique.

Un nouvel hôtel du C. P. R.

Revelstoke, C.A., 9—La Compagnie du C. P. R. a décidé la construction d'un magnifique hôtel pour les touristes à Revelstoke, dans un site incomparable. Un service spécial de trains de jour sera établi entre Calgary et Revelstoke pour la traversée des Montagnes Rocheuses.

Un syndicat français passe aux Anglais

Winnipeg, 9—On a reçu la nouvelle ici que la "Caisse Hypothécaire Franco-Canadienne," syndicat français fondé par l'hon. Ph. Roy, anciennement d'Edmonton, a passé aux mains de capitalistes anglais tout récemment. Ces capitalistes ont acheté sans cesse depuis un an toutes les actions mises en vente sur le marché de Paris et ils viennent d'annoncer qu'ils détiennent le contrôle du syndicat.

Le gaz à Tofield

Tofield, Alta, 9—La municipalité a accordé aujourd'hui un contrat pour le percement d'un nouveau puits destiné à atteindre la couche de gaz naturel récemment découverte.

La pression du flot de gaz augmente sans cesse et des experts sont arrivés de Spokane, de Vancouver et de Medicine Hat pour étudier la situation. Des tuyaux ont été posés dans toutes les rues et le soir il y a illumination générale.

On cherchera le gaz à Végreville

Végreville, Alta, 9—La découverte de gaz naturel à Tofield a créé une vive sensation ici. La majorité des citoyens sont en faveur de l'entreprise immédiate de fouilles pour le gaz naturel. La municipalité soumettra dans quelques jours un projet de crédit dans ce but, aux contribuables. On fait remarquer que Végreville se trouve dans la zône de Medicine Hat, Tofield et Fort McMurray.

DE LA BAIE D'HUDSON EN ANGLETERRE

Montréal, 10 — Il est rumeur, dans les cercles maritimes, que la Compagnie de la Baie d'Hudson va établir un service de transatlantique entre Liverpool et Port Nelson. On juge de l'importance de cette nouvelle route, par le fait qu'elle raccourcira la durée des traversées, entre l'Amérique et l'Europe, de deux jours.

LE PAPE ET LES CONGREGATIONS

Londres, 8—Le correspondant du "Daily Chronicle" à Milan, annonce que le Pape prendra des mesures énergiques pour s'opposer au nombre toujours grandissant des communautés de soeurs que l'on fonde dans l'église catholique. Le correspondant ajoute que ces congrégations se multiplient à un tel point et s'arrogent une telle autonomie que les évêques ne peuvent plus les diriger.

Le Pape, a en conséquence, décidé de supprimer toutes les communautés qui n'ont pas dix ans d'existence et qui ont moins de cinquante membres ayant prononcé les voeux.

LE 12e CONGRES GEOLOGIQUE SERA TENU AU CANADA

Des géologues de toutes les parties du monde assisteront au prochain congrès international, l'an prochain. — Ces assises feront avantageusement connaître notre pays.

Ottawa, 10—Le douzième Congrès Géologique International se tiendra pour la première fois au Canada, l'année prochaine.

Depuis la première réunion du Congrès à Paris, en 1878, d'autres réunions ont été tenues en Italie, Allemagne, Angleterre, Etats-Unis d'Amérique, Suisse, Russie, Australie, Mexique et Suède. Au dernier Congrès tenu à Stockholm, en 1910, 840 délégués étaient présents et l'on espère dépasser ce nombre l'année prochaine au Canada.

Une ample série d'excursions a été préparée pour faire connaître la Géologie-type et les richesses minérales du Canada. Ces excursions auront lieu durant les mois d'août et de septembre, du Cap Breton et de Halifax sur l'Atlantique, à Prince Rupert et à Victoria sur le Pacifique, et des chutes du Niagara sur la Frontière Méridionale, à Dawson City près du Cercle Arctique.

LA BATAILLE SE CONTINUE AUJOURD'HUI AU MEXIQUE

Bachimba, Mexique, 9—La bataille entre les rebelles et les troupes fédérales se continue. Les soldats du gouvernement ont ouvert le feu, ce matin, avec vingt-six canons et seize mitrailleuses.

L'artillerie des rebelles ne semble pas efficace. Le champ de bataille est recouvert d'un grand nombre de morts et de blessés. Les rebelles ont bien défendu les positions qu'ils ont été forcés d'abandonner.

Le général Huerta, commandant des soldats fédéraux, dirige son armée avec beaucoup d'habileté. Il a pour lieutenants les généraux Rabago et Tellez et Raoul Madero, le frère du président.

PLUS DE $800,000 POUR LES VICTIMES DE REGINA

Régina, Sask., 9—L'ouragan qui s'est abattu sur Régina, dimanche dernier, a mis sans abri, trois mille personnes.

Plus de $800,000 ont été recueillis pour les victimes de la catastrophe.

LA CAMPAGNE PROGRESSISTE DE M. ROOSEVELT

L'ancien président des Etats-Unis s'adressera aux agriculteurs et aux ouvriers — Il mettra sur pied une forte organisation.

Oyster Bay, N.Y., 9—Le colonel Roosevelt a esquissé hier soir un plan de campagne sur des données nouvelles.

Comme candidat du nouveau parti progressiste, le colonel Roosevelt entend s'adresser surtout aux travailleurs et aux agriculteurs et leur démontrer que ni le parti démocrate ne tente sérieusement dans cette campagne de traiter des conditions sociales et économiques en présence desquelles se trouve le pays. Le colonel Roosevelt pense que c'est l'appui des cultivateurs et des ouvriers qui a fait sa force dans le passé. C'est à eux qu'il s'adresse maintenant.

L'IMMIGRATION AMERICAINE DANS L'OUEST

Winnipeg, 9—Les immigrants venant des Etats-Unis arrivent de plus en plus nombreux dans l'Ouest canadien. En dépit des efforts faits par le gouvernement de Washington pour entraver cette immigration on se trouve cette année en présence d'une augmentation prodigieuse du courant migrateur venant des Etats-Unis.

Durant le mois d'avril 1912, 21,494 colons sont venus des Etats-Unis contre 16,306 durant le mois de mai 1911, soit une augmentation de 31 pour cent.

PORT NELSON SERA CHOISI COMME TERMINUS

Ottawa, 9—Il est à peu près certain dès maintenant que Port Nelson sera choisi comme terminus du chemin de la Baie d'Hudson.

Après s'être assuré de la solvabilité de la compagnie qui a entrepris la construction de cette voie ferrée le gouvernement fédéral a décidé de lui accorder la subvention de $6,400 par mille qui a été votée récemment.

Sir Lomer Gouin a décidé d'accorder une subvention provinciale de $5,000 par mille à une compagnie qui entreprendrait la construction d'une voie ferrée reliant la Baie James à Montréal. Cette ligne éviterait le transport du grain par le détroit d'Hudson, il serait expédié directement de Port Nelson au terminus de la Baie James par bateau et de là à Montréal par chemin de fer.

GROS INCENDIE A SASKATOON

Les magasins Cairns sont la proie des flammes; les pertes sont de $300,000.

Saskatoon, 9—Après un feu qui a fait rage pendant plus de trois heures, il ne reste plus du magasin J. F. Cairns, la plus grande maison de commerce de la cité, qu'un amas de ruines. L'édifice et son contenu sont complètement perdus. Le feu qui, croit-on, a été causé par les fils électriques défectueux, n'a pu, malgré tous les efforts, être maîtrisé.

Les pompiers ont eu toutes les peines du monde à protéger les édifices environnants. Les assurances sont de $300,000 et couvrent les pertes.

Saskatoon a été visité par un second ouragan samedi. Plusieurs maisons ont été mises en pièces et l'hôtel Baldwin est très endommagé. L'électricité faisait défaut et la ville est restée pendant un certain temps dans l'obscurité.

Le Courrier de l'Ouest
49 Avenue Howard. Tel. 1675
EDMONTON ALTA.
JOURNAL HEBDOMADAIRE

LE DISCOURS DE M. LAMY

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

Les origines du français

Parmi eux, il en était un, le peuple Gaulois que Rome avant de le vaincre, avait jugé et défini une race de soldats et de parleurs. Ces parleurs n'avaient pas d'écriture; par suite, quand la Gaule, ajoutant à ses dons naturels la culture romaine, fut devenue la province la plus civilisée de l'Empire, la langue originelle, que ne perpétuait aucun signe durable, parut sombrer dans la langue de la raison écrite, la langue des fonctionnaires, des lettrés, des ambitieux, des villes, des armées, de l'Etat. Il n'eût pas été vraisemblable pourtant que l'idiome traditionnel disparût tout entier, et que, dans le fond des campagnes, les Celtes, quand ils n'avaient rien à demander à Rome, ne conservassent pas le parler de leurs pères. Le jour où l'administration romaine, plus apte à dominer qu'à pénétrer les peuples, leva le camp, le génie des Celtes se retrouva intact. Mais sur leur sol, les Celtes n'étaient plus seuls. Nul pays autant que la Gaule n'avait été traversé, envahi, submergé par les migrations qui firent, durant plusieurs siècles, les peuples mobiles sur des routes communes. Le torrent qui du Nord roulait, vers Rome, les Germains, les Goths, les Lombards, les Burgondes, se fit passage par la Gaule. C'est en Gaule encore que l'autre torrent, envahisseur de l'Europe par l'Afrique, se précipita pour rejoindre celui du Nord et fermer le cycle des inondations. C'est en Gaule, il est vrai, que ce double fléau trouva sa double digue: à Châlons les Huns, à Poitiers les Sarrazins furent refoulés, et l'Europe échappa au péril de devenir asiatique. Mais si dans la Gaule, nulle de ces races étrangères ne remplaça l'ancienne, la plupart y firent des établissements, toutes y laissèrent des traînards, en aucun lieu du monde elles ne vivaient plus enchevêtrées. La confusion devint fusion. Dans ce carrefour des nations, où avaient retenti toutes leurs voix, la race primitive en écoutait les échos multiples, et à les répéter elle les changea en une langue. Le latin fournit son ordonnance générale et son écriture, les idiomes barbares leur appoint de termes, le génie celte, son art d'emprunter, de choisir, de modifier, de faire sien ce qu'il adoptait. La première nouveauté et la plus originale de cette langue fut, à l'inverse de la grecque et de la romaine, oeuvre d'un seul peuple, d'être une collaboration entre toutes les races qui naisssaient alors à l'avenir. Autant que ce premier caractère, un second mettait dans le berceau même de cette langue une vocation d'universalité. Non seulement elle se formait d'éléments fournis à un peuple par les autres, mais dans ce peuple qui les assemblait, chacun eut sa part de travail. Tandis que le grec et le latin avaient été revêtus de leur perfection savante par une oligarchie, et étaient descendus sur les peuples, comme Pallas sortant toute armée du cerveau de Jupiter, la langue nouvelle ne semble d'abord qu'une décomposition de la romaine. Ce sont les soldats, les ouvriers, la foule qui introduisent dans leur vocabulaire l'indiscipline et cherchent une revanche dans la révolte contre la langue de leur ancien maître. Et selon la tradition celtique, cette langue des camps et des faubourgs est d'abord parlée et non écrite. De là, l'incorrection, le sans-gène, le mauvais goût, mais aussi la spontanéité, le naturel, la fantaisie, le mouvement habituel de l'esprit populaire. Ces mérites sont assez éclatants pour surprendre peu à peu les contemporains instruits et délicats. Ceux-ci reconnaissent dans la décomposition qui s'achève une fécondité qui grandit. S'ils continuent à rester sévères au travail improvisé, ils en viennent à estimer, à accueillir les bonnes fortunes de cet effort. Ils finissent par se mettre eux-mêmes à l'oeuvre pour améliorer ce qu'ils méprisaient d'abord. Et pour consacrer les nouveautés qu'ils adoptent, ils leur donnent des lettres de naturalisation en les recevant dans la langue écrite dont ils disposent seuls. Ainsi se distribue dès l'origine entre les uns et les autres, la besogne que chacun est apte à accomplir. Par l'initiative des premiers venus, les mots se forgent sur d'innombrables enclumes, mais quand les mots sonnent tout chauds de ce martellement, ils ne sont qu'à l'essai; pour qu'ils semblent dignes à une élite qui les consacre.

C'est ainsi que dès l'origine s'est formée notre langue et qu'elle a continué de vivre. Elle vit, c'est dire qu'elle change. Voix d'un peuple, elle est la voix de ses âges divers, de sa santé et de ses maladies. Elle a ses crises chroniques, la lutte entre les deux influences, qui pour son équilibre doivent concourir et qui parfois tendent à se supplanter. Elle a duré sans se corrompre parce que cet équilibre s'est toujours maintenu ou rétabli.

L'histoire de notre langue

Le verbe des foules, purifié et comme allégé, s'élève peu à peu au-dessus d'elles en leur restant accessible. Il monte jusqu'à la bouche des rois. Quand les fils de Louis le Débonnaire se divisent son empire et se jurent amitié, il leur faut pour être compris par le peuple, parler comme lui, et le traité de Verdun est le premier monument de la langue française. Tandis qu'elle pousse sa végétation spontanée, drue, parfois folle, des glaneurs vagabonds, les ménestrels, premiers amoureux de ce printemps, les moissonnent; ils cueillent les mots expressifs, les tours originaux, les assemblent en poésies; puis, colporteurs des nouveautés qu'ils créent, voyagent pour les offrir de donjons en donjons où pénètre avec eux "le gay savoir". Il y serait mal reçu des féodaux qui ne reconnaissent pas leur sexe en des hommes assez peu hommes pour rimer au lieu de combattre. Mais les rudes guerriers avaient des femmes et des filles à qui la vie des châteaux-forts faisait les loisirs d'une prison et donnait le besoin de vivre par l'imagination. Elles attendaient ce passant qui apportait avec lui de la pensée; elles l'accueillirent durant les trèves qu'elles avaient hâte de changer en fêtes; grâce aux femmes, l'esprit aussi eut des tournois et elles le couronnèrent dans les cours d'amour, où elles étaient reines. Pour leur plaire, il fallut apprendre et parler comme elles le langage où elles avaient mis quelque chose d'elles-mêmes, l'élégance, le charme, la douceur. Ce fut encore une différence avec la langue grecque et romaine, langue faite par des hommes pour des hommes. La langue française fut la première où apparut l'influence de la femme. Cette langue préparée par le mélange de tant de races, formée par le concours de toutes les classes, faite par la collaboration des deux sexes qui devaient en partager l'usage, complétait ainsi sa vocation à l'universalité.

Avant de devenir universelle, il lui fallait devenir une. Or contre l'unité grandissait la divergence de deux intellects. Le Midi était plus romain par la langue et les moeurs, parce que, plus italien de climat, et plus proche des conquérants, il avait reçu d'eux plus de colons et de cités. Dans le Nord, les habitudes et les idiomes étaient plus rudes parce qu'il avait été parcouru par plus d'envahisseurs barbares et qu'ils s'y étaient tassés en plus grand nombre. Les deux langues différaient à ce point que, sur l'une et l'autre rive de la Loire, les chercheurs du meilleur parler, ouvriers de la même oeuvre, portaient des noms différents: ici, trouvères, là, troubadours. Et quand une ingéniosité très profonde songea à définir le nouveau parler par le mot de l'adhésion et de l'accord, le mot social entre tous, le mot de "oui", ce oui lui-même ne s'exprimait pas de même dans la langue d' "oc" et dans la langue d' "oil". Si donc le travail se fût poursuivi isolément dans les deux contrées, au lieu d'une langue, il s'en devait former deux. Mais quand, au-delà et en deça de la Loire, les éducateurs du verbe eurent rendu plus parfait l'idiome en usage autour d'eux, leur goût du beau ne se laissa pas borner par un fleuve. L'heure vint de comparer, et toute comparaison prépare une préférence. La langue d'oc, sonore, éclatante et joyeuse de son, héritière de l'intellect païen, contenait plus d'avenir. Le faire délicat du génie méridional et sa grâce voluptueuse luttaient contre le génie tout vibrant d'action et tout pénétré de force qui inspirait le nord. Notre âme instruite et tentée par les chants subtils et sensuels des troubadours, courait risque d'épuiser sa jeunesse en une langueur malsaine: mais tandis qu'ils la retenaient oisive comme Achille parmi les femmes, les trouvères firent briller à ses yeux des armes: elle reconnût sa destinée quand ils lui dirent la gloire de l'épée loyale, du courage invincible, des tendresses fidèles et héroïques: la langue d'oil l'emporta. Elle l'eût emporté, même si la guerre des Albigeois n'eût éteint la chanson du midi.

Le dualisme fini, la divergence ne paraît d'abord que brisée en plus de fragments: les provinces survivent, s'accroissent, s'individualisent, chacune en un patois; plusieurs s'élèvent jusqu'au dialecte. Qui choisira entre eux? A une de ces provinces échoit ce rôle de juge reconnu et obéi: l'Ile de France, qui a pour centre une autre île, la Cité de Paris, est le domaine de la famille capétienne, le fief qui peu à peu devient royaume et la cité qui devient capitale grandissent ensemble. Là sont attirées de tout le royaume les autorités sociales, évêques, légistes, magistrats, hommes de pensée, hommes d'épée, hommes de plume, hommes de gouvernement, et ils forment le tribunal capable de choisir le parler le meilleur pour les divers intérêts qu'ils représentent. A ce contrôle toutes les régions soumettent leurs initiatives, leurs variétés d'idiomes. Elles offrent en leur nom de provinces leurs essais à celle qui prononce au nom de la France. Enrichi de ces apports, renouvelé par leurs mélanges, affiné par leur épuration, le français triomphe d'eux en leur faisant leur part. Après le quinzième siècle, les humanistes, qui renaissaient Grecs et Romains, tentèrent de transformer le français en une langue pédantesque par une invasion de vocables et de tours étrangers et faillirent ensevelir sa beauté vivante sous les beautés mortes de l'antiquité. Notre sève robuste résista: jamais plus de mouvement, d'originalité, de surabondance ne marqua l'influence du génie populaire sur la littérature. Cette fécondité risquait même d'étouffer le goût sous son fouillis luxuriant, lorsqu'au seizième siècle, le français devient la langue légale par l'ordonnance de Villiers-Cotterets. La royauté à ce moment peut disposer du langage, parce qu'elle est devenue la maitresse non-seulement d'un Etat, mais d'une société. La royauté continue ce magistère en fondant l'Académie française, c'est-à-dire en confiant à une compagnie d'écrivains la charge de veiller sur cette langue. L'Académie fut un conseil de revision qui prononçait sur les mots: ceux qu'elle déclare bons pour le service sont inscrits par elle dans le dictionnaire de l'usage". Un des premiers écrivains qui aient exercé cet office, Vaugelas, rappelait le double caractère de notre langue, quand il définissait l'usage: "la façon de parler de la plus saine partie de la cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps." Alors vinrent les classiques jardiniers qui, au moment où tout se régularisait dans l'Etat, tracent dans cette végétation spontanée leurs jardins à la française. L'art à son tour envahissait trop la nature: Sous Louis XIV, la cour a attiré tout ce qui dans la nation s'élève, la France se vide de ses élites pour Versailles et l'éclat qu'elles projettent sur la couronne semble rayonner de la couronne même. Le monarque paraît n'usurper sur personne quand il dit: "L'Etat, c'est moi," et choisit pour emblème le soleil. Le péril de cette magnificence solitaire serait que, trop majestueuse, elle devint gênante pour les jours ouvrables de la vie et imposât silence à la voix du peuple. Mais au dix-huitième siècle, le soleil s'abaisse, la joie d'admirer finit, la lassitude d'obéir commence. L'opposition n'a pas de place à Versailles, ville de la cour, mais se retrouve chez elle à Paris, de la Fronde. Bien avant le pouvoir politique l'influence littéraire, à ses journées des 5 et 6 octobre, est ramenée de Versailles à Paris et ce sont les salons qui donnent la mode à la cour. A Paris, l'élite de ceux qui parlent et écrivent, firent la langue dans la capitale du peuple par qui et pour qui la langue est faite. Ces salons prétendent à leur tour devenir les seuls arbitres du langage. Les lettres et la science sont non seulement la gloire, mais la mode de l'époque et toutes les modes exagèrent. Les grammairiens veulent soumettre "les fantaisies de l'usage" aux raideurs d'une syntaxe toute logique. Les savants renchérissent sur l'exactitude. Pour être précise, la langue se coupe les ailes, s'abstrait, se dessèche. Mais le peuple qui n'a plus de place la prend toute pour la Révolution. Aux régularités minutieuses du lexique et du laboratoire succèdent les rumeurs puissantes et capricieuses de la place publique. L'enthousiasme d'un espoir universel rend l'éloquence au verbe anémié dans sa clarté sans chaleur. Puis comme la félicité publique fuit devant les paroles qui l'appellent, il faut tromper l'espoir pour le soutenir. Dans les tragédies de la liberté et dans les apothéoses de la gloire, l'imagination populaire prend l'habitude du démesuré, oublie le naturel pour une façon de parler et d'écrire pompeuse, théâtrale et qui pour atteindre au sublime touche au ridicule. Tout se répare et se renouvelle au XIXe siècle par une réaction de réalité. Au milieu d'événements ramenés aux proportions ordinaires, l'homme, las des crédulités aux formules abstraites, se tourne vers ce qui trompe le moins, la nature. Il la regarde en lui et hors de lui; il explore deux immensités, son coeur et le monde. La langue se dépouille à la fois de la maigreur didactique et de l'enflure déclamatoire. Elle ajoute à ses dons anciens une sensibilité experte à s'analyser et scrupuleuse de se peindre telle qu'elle est, une richesse renouvelée de sensations et d'images, une âpreté de mélancolie et une profondeur de lyrisme en apparence contradictoires et naturels à qui regarde de près les misères de l'homme et la splendeur de l'univers.

Jamais donc n'a manqué à notre langue ni la source toujours jaillissante de l'imagination nationale, ni la digue intellectuelle qui filtre le flot pour en recueillir la pureté. Cette collaboration séculaire de la multitude et de l'élite, oeuvre où chacun travaille pour tous, a fait la langue une et indivisible. Plus absconde et scientifique, plus conforme aux précissités d'une aristocratie, elle fût descendue malaisément jusqu'aux multitudes et peut-être scindée en deux dialectes, l'un savant, l'autre vulgaire, la parole faite pour unir tous ceux de la race, les aurait tenus divisés. Oeuvre de tous, expression de l'unité nationale, la langue n'a pas cessé de fortifier en France une âme et un génie communs.

Elle reflète en effet les traits essentiels de la race française. Notre survivance celtique s'y révèle à ce qu'elle fût parlée avant d'être écrite. Elle est formée plus par l'oreille que par les yeux et avec un souci moindre de la rendre lapidaire pour l'inscription que souple pour les entretiens, de la préparer pour la magnificence que pour l'utilité. Les mots du Midi coupés de leurs redondances, la monotone splendeur de leurs voyelles adoucie par quelques tons neutres, les mots du Nord émondés de leur rudesse inharmonieuse, la confusion de leurs consonnes éclairées de voyelles, sont raccourcis pour la plupart, simplifiés, faciles à mouvoir, comme armés en course, harmonieux dans leurs proportions, sobres jusque dans leurs sonorités, beaux de cette beauté raisonnable que donne aux choses un exact rapport entre leurs formes et leur objet. Ils durent un surcroît de valeur à la façon infiniment diverse dont les lettres s'accentuèrent dans les syllabes et dont les syllabes prirent importance dans les mots. Cet art de prononcer qui modifie l'air des mots d'après l'intention avec laquelle ils sont employés, substituait aux harmonies toutes physiques et toujours les mêmes de la sonorité, les dissemblances innombrables et volontaires de l'expression.

La matière plastique du langage se trouve ainsi teintée, renouvelée et comme accrue par toutes les nuances de sensibilité qu'elle reflète et toutes les diversités de pensée qu'elle sert. Et c'est là seulement une forme de l'empire décisif que l'intelligence a exercé sur toute la structure de la langue française. D'autres idiomes mettent leur fierté dans la multitude de leurs vocables, reconnaissent à tout homme indépendance pour en construire de nouveaux, accumulent ainsi des termes de rechange, c'est-à-dire les chances de ne trouver que des suppléants au mot propre, de ne parvenir qu'à l'à peu près et de multiplier par la surabondance des termes, l'incertitude des idées. Ils abandonnent à chacun le droit d'exposer ces idées dans l'ordre choisi par son caprice, ce caprice y mit-il du désordre et les rendit-il plus malaisées à comprendre. Même les langues grecque et romaine, plus régulières d'architecture et rigoureuses de syntaxe, n'évitaient ni les inversions, ni les incidences et sacrifiaient à la pompe, ou à l'élégance un peu de la netteté. La grecque, chant d'un peuple heureux, écoutait la musique autant que le sens des mots. La romaine, si impérative fût-elle, cadençait son allure au risque de la ralentir et laissait traîner longuement sa robe de périodes.

Qualités de la langue française

La langue française, construite par une société qui se construisait

Suite a la page 5

Coin Feminin

CHRONIQUE

"Fleur-des-Ondes"

"Elle avait le teint doré des filles de la forêt, des cheveux châtain-clair et des yeux bleus. Au lieu de la simple jupe courte dont se vêtaient les Indiennes, elle portait une longue tunique d'étoffe ornementée à profusion d'écailles de poissons luisantes comme des paillettes. Ses pieds étaient chaussés de mocassins brodés, attachés par des lanières de cuir peint, et ses poignets nus étaient sans bracelets."

Ne vous y trompez pas. Il ne s'agit pas là du portrait d'une héroïne de Gustave Aymard: métisse plus ou moins fantaisiste se débattant dans un imbroglio d'aventures impossibles et inextricables, autant que la forêt vierge la plus échevelée.

Fleur-des-Ondes, l'héroïne du roman de Gaétane de Montreuil, nous apparaît, il est vrai, dans des circonstances merveilleuses, mais la situation critique du moment dispose sympathiquement l'imagination du lecteur, et puisque "La Source", la petite indienne au coeur ardent, ne peut sauver "la face pâle" qu'elle aime, on pardonne facilement à l'auteur "le bruit des branches sèches qui se brisent en s'écartant brusquement" pour livrer passage à la femme étrange, belle d'une beauté de civilisée et souple d'une souplesse de sauvagesse.

Mme de Montreuil a donné à son roman un cadre historique. L'action se mêle intimement aux événements qui marquèrent le troisième séjour de Champlain en Nouvelle-France, et si par là le roman dégage une certaine sévérité, il faut avouer qu'il en retire aussi une forte dose de quasi-véracité: ce qui est encore une qualité. D'ailleurs, l'époque a fourni à l'auteur le si joli chapitre "A l'Habitation" qui est l'un des mieux réussis du livre. Cette jeune fille demi-sauvage, qui projette alentour son rayonnement de créature instinctivement raffinée, est bien dessinée et l'on devine qu'en écrivant Mme de Montreuil a eu la vision exacte du temps et du lieu.

Je n'ai pas voulu raconter l'intrigue de "Fleur-des-Ondes," vous lirez ce livre: vous le lirez parce qu'il est écrit en bon français et qu'il s'en exhale un parfum de terroir qu'il fait bon respirer après les résolutions patriotiques prises pendant la semaine de Québec. Et après l'avoir lu, vous me remercierez de vous avoir indiqué l'oeuvre de la femme de lettres qui, suivant le cliché connu mais, cette fois, tiré en toute sincérité, nous doit un autre roman, un roman où, — sa plume étant plus assouplie, — elle nous dévoilera entièrement une sensibilité que l'on devine frémissante sous le frein — et ce roman, nous l'attendons.

MAGALI.

PETIT COURRIER

Giseline — Je reçois la bonne nouvelle. Mes félicitations, combien affectueuses. Je suis certaine que toutes les fées bienfaisantes se sont rencontrées autour du cher petit berceau. Je vous écrirai au premier moment de loisir.

Ruban bleu — Je ne crois pas que ce genre de polémique intéresserait nos lectrices. Je regrette de ne pouvoir publier votre article. Essayez de frapper à l'autre porte, je doute cependant de votre succès. Vos compliments exagérés ne me plaisent qu'à demi.

Henrietta — Votre spirituel billet me donne un grand désir de vous connaître mieux. J'ai fait le tour de mes connaissances, sans trouver un visage qui pourrait être le vôtre. Ne vous méprenez-vous pas?

Lisez Bazin et Bordeaux, ces deux auteurs sains et solides doivent faire partie d'une bibliothèque de jeune fille. A vous lire encore?

Toute seule — Je vous remercie pour les sympathies adressées au jardin et à la jardinière. Votre étonnement m'a beaucoup amusée. Vais-je conserver cette admiration trop promptement donnée?

Je me rejouis de ce que vous me dites au sujet de ce voisinage. Le nom ne m'est pas inconnu, mais je n'ai rien lu de cet auteur. Je crois que vous pouvez apprécier l'amitié, très belle, offerte et je vous félicite encore d'avoir mérité cette attention.

Institutrice — Si votre santé est chancelante, préférez garder les soins des chers vôtres. Notre climat est salubre, certes, mais je n'oserais prendre la responsabilité de vous engager à pratiquer l'enseignement, ici, si votre médecin vous a prescrit un an de repos.

Victoria — Votre petit mot m'a causé un grand plaisir. Vous savez que je vous souhaite tout le succès, et un succès rapide qui vous libérerait de tous ces tracas. Bon courage toujours.

Miami — Il ne faut pas être rancunière pour vous tracer, ici, un mot, alors qu'on est encore sous l'impression décevante d'une lettre qui n'est pas venue! Si vous manquiez le prochain courrier, Mademoiselle, vous serez punie ainsi que vous le méritez! Bons souvenirs.

Colette — Je crois vous l'avoir déjà dit: les bébés gâtés sont les plus difficiles... à moins qu'ils n'aient le caractère supérieur de la petite Colette amie!

MAGALI.

LA GRELE EN SASKATCHEWAN

Winnipeg, 9—On rapporte à la bourse des grains que de nombreux orages font des dégâts énormes aux champs de grain de Saskatchewan. A Rostern la grêle a détruit des milliers d'acres de blé. A. Halbrite le vent et la grêle ont ravagés de nombreux champs. Des orages ont été signalés également dans l'est du Manitoba.

NOUVELLES REGIONALES

St-Vincent, Alta

Les paroissiens de St-Vincent sont heureux de ce que leur village compte aujourd'hui au nombre des paroisses organisées canoniquement et civilement.

La nouvelle paroisse est érigée sous le titre et le vocable de St-Vincent, martyr, dont la fête se célèbre le 22ème jour de janvier.

La paroisse de St-Vincent comprend une superficie de 100 milles carrés dont la ligne de démarcation au sud est la ligne nord du township 59. Le territoire de la paroisse comprend le rang 9 et deux milles des rangs 8 et 10. Les deux premiers syndics de la paroisse sont MM. Pierre Lacombe et J. B. Adam.

Les paroissiens se proposent d'achever prochainement l'intérieur de la chapelle. Chacun y travaillera selon ses aptitudes, se rappelant que le chemin de l'église est celui de la perfection et que, dans cette voie, quiconque n'avance pas recule.

Il y a actuellement plusieurs belles terres à vendre à St-Vincent pour un prix modéré. La plupart de ces propriétés appartiennent à des Anglais qui veulent aller vivre au milieu des leurs et désirent se défaire immédiatement de leur terre même à bas prix. On pourrait obtenir des renseignements sur ces terres en s'adressant à M. le curé de la paroisse, Denisville, P. O.

St-Vincent est un centre essentiellement canadien-français, possédant trois écoles catholiques où le français et la religion sont enseignés avec soin.

Tous ceux de nos compatriotes qui désirent se placer avantageusement dans l'Ouest ne peuvent faire mieux que de venir s'établir au milieu de nous.

St-Paul, Alta

A l'occasion de la célébration de notre fête nationale, une partie de base ball avait lieu récemment entre les clubs de St-Paul et de Végreville; la partie fut très contestée et notre club remporta la victoire par un score de 9 à 8. Notre lanceur qui décida de la victoire retira 14 hommes au bâton.

L'an dernier notre club battait celui de Végreville sur son propre terrain par un score de 12 à 4; ce dernier voulant à tout prix prendre sa revanche vint à St-Paul mieux entraîné et avec de nouveaux joueurs. Malheureusement pour nos amis de Végreville le club de St-Paul montra encore une fois sa supériorité.

Nos joueurs ont été chaleureusement félicités par les citoyens de St-Paul et ils ont reçu de nombreux cadeaux pour commémorer leur victoire, entre autres: $15.00 de la Société St-Jean-Baptiste; $5.00, un bâton et une balle, de M. Geo. Deslauriers; $5.00 de M. J. Bourgeois, une boîte de 50 cigares de M. S. Cyr, etc., etc.

Depuis trois ans que notre club existe, il n'a encore essuyé aucune défaite. Il a battu le club de Flat Lake quatre fois, celui de Clarkville deux fois, celui de Elk Point deux fois, celui de Saint-Edouard une fois, et celui de Végreville deux fois.



Avis aux clubs de baseball

Tout club de baseball désirant rencontrer le club de St-Paul est cordialement invité à le faire, il sera le bienvenu.

Prière de s'adresser au secrétaire, L. P. Racicot.

Lac Pelletier, Sask.

La célébration de notre fête nationale a, cette année, surpassé toutes celles des années précédentes.

Nous devons beaucoup aux organisateurs qui ont fait tout leur possible pour arriver à un tel résultat.

Le comité d'organisation était ainsi composé: Président honoraire: M. le curé Eugène Cabanel; président, M. Ned. Roy; vice-président, M. Louis Laverdière; secrétaire, M. Jos. Lacelle; trésorier, M. Raoul Proulx. Ces messieurs avaient été choisis à l'unanimité, et nous les remercions du zèle qu'ils ont apporté pour mener à bonne fin une telle entreprise.

Le programme de la fête était des plus variés:

Le matin, réunion à l'église du Lac Pelletier, défilé des chars allégoriques et départ pour le lac; citons ici le char de Saint-Jean-Baptiste conduit par M. Fadina Lacroix, le jeune Roland Monette personnifiait à merveille le petit Saint-Jean-Baptiste; le char des agriculteurs de M. Alphonse Blais; deux autres chars également qui ont soulevé l'hilarité générale, celui des fileurs, de MM. Lévesque, Morin, Chenard, était d'un comique très réussi; celui des "bachelors", par MM. Gagné, Bibeau et Ginet, était tout à fait couleur locale: on y voyait nos bons célibataires en train d'exercer leurs talents culinaires.

L'arrivée au lac fut tout à fait sensationnelle; il y avait là une foule immense venue de toutes les places environnantes, Notre-Dame d'Auvergne, Vallée Ste-Claire, Blairville, Swift Current, Neville, Glenbryan, Larchmont, Ste-Edwidge, etc.

La sainte messe fut célébrée sur les bords du lac, c'était un spectacle imposant.

Le dîner fut servi par les dames de la paroisse. Inutile de le dire, mais c'était succulent, nos "bachelors" qui ont un faible pour les pâtisseries, surtout pour les tartes aux pommes, en ont mangé pour les jours où ils en manquent.

Dans un éloquent discours, M. le curé évoqua les jours passés, les débuts souvent très durs des pionniers, il termina au milieu des applaudissements frénétiques de la foule enthousiasmée.

Deux clubs de baseball étaient venus se rencontrer avec notre club du Lac Pelletier. Tous deux furent battus. C'est un encouragement pour notre club, qui n'en est qu'à ses débuts.

Il serait trop long d'énumérer ici tout ce qui contribua à la réussite de la fête. Qu'il nous suffise de dire, pour indiquer ce que fut ce succès, que les recettes se sont élevées à $950. Cette somme sera employée pour bâtir un presbytère.

Vraiment la population du Lac Pelletier est une de celles qui resteront à jamais canadienne-française, avec de tels citoyens, on ne doit pas craindre pour l'avenir. Depuis 6 ans notre colonie a fait preuve d'un patriotisme exemplaire en montrant aux étrangers qu'elle tenait à rester catholique et française; c'était un spectacle touchant que de voir les trois couleurs sur toutes les poitrines; on se serait cru transporté dans quelques village de la Province de Québec, ou de la vieille France.

Les Canadiens du Lac Pelletier peuvent aujourd'hui dire à leurs frères du sud de Saskatchewan qu'ils seront avec eux aux heures du danger lorsqu'il faudra défendre leurs droits.

Wauchope, Sask.

Notre Société St-Jean-Baptiste a célébré cette année, par anticipation, sa fête patronale, le dimanche 23 juin. La messe solennelle a été chantée à 10 heures, et les vêpres à 3 heures, au milieu d'une nombreuse assistance.

A midi, dans les vastes salles du presbytère, mises gracieusement à la disposition de la Société par M. l'abbé Gaire, un banquet de 46 couvert était servi à ses membres.

Le service de la table était fait par Mlles Marie Gaudet, Marianne Cousin et Marie-Thérèse Guiguet.

Les vrais cordons-bleus qui ont préparé ce magnifique festin, et qui méritent de chaleureux remerciements de la part de la Société St-Jean-Bte, sont: Mmes Gaudet, Escaravage, Guiguet, Rick et Germain.

Le lendemain, lundi 24 juin, la Société St-Jean-Baptiste, avec le concours dévoué de ses plus jeunes membres, avait organisé un pique-nique au profit de notre nouvelle église.

Le programme comprenait outre les courses de chevaux un grand nombre de jeux qui ont amusé la foule depuis midi jusqu'à 8 heures du soir.

Jamais Wauchope, depuis sa fondation, n'avait vu autant de visiteurs, étrangers à la colonie, accourir de tous les environs pour assister à la célébration de la fête de St-Jean-Baptiste.

Le service de la buvette était fait par de gracieuses et charmantes demoiselles dont nous taisons les noms pour ne pas porter atteinte à leur modestie.

Ce succès sans précédent encourage notre société à organiser tous les ans une fête d'amusements en dehors de la célébration religieuse de sa fête patronale.

Prochainement, elle aura l'avantage de posséder une magnifique bannière de son saint patron, ainsi qu'un drapeau Carillon Sacré-Coeur.

La Société St-Jean-Baptiste dispose déjà des fonds nécessaires pour faire cette acquisition, ainsi que pour l'achat de nouveaux ouvrages pour sa bibliothèque paroissiale.

—M. Antony Morin a subi avec grand succès son examen pour le service civil.

St-Emile de Legal, Alta

Mme A. Béland, tombée subitement très gravement malade a été transportée lundi dernier à l'hôpital d'Edmonton où elle a subi deux sérieuses opérations. Les médecins qui la soignent espèrent la sauver.

—La semaine dernière a été célébré le mariage de M. Euclide Perrault avec Mlle Labbé, fille de M. T. Labbé. La bénédiction nuptiale a été donnée par M. l'abbé Normandeau, curé de la paroisse.

* * *

M. Fortin a repris possession de son hôtel au village; M. A. Payment est retourné sur sa ferme.

* * *

MM. Stewart et Quesnel sont arrivés des Etats-Unis avec leurs familles pour s'établir sur des terres achetées de MM. Provost et Pilon.

M. Lanouette a l'intention d'établir prochainement une quincaillerie au village.

M. F. X. Trudel a décidé de faire construire sous peu une écurie de louage à St-Emie; il en prendra lui-même la gérance.

M. Provost a vendu sa forge la semaine dernière à MM. Desjardins frères, qui sont enchantés de leurs affaires.

Le 4 juillet a été fêté par de joyeux "patriotes américains" au lac, chez M. R. Bernard. La réunion a été des plus gaies et la fête s'est terminée le soir par une danse animée chez M. Carrier.



Les pluies abondantes des quelques jours derniers ont mis les chemins dans un état lamentable et ceux-ci ont grandement besoin d'être réparés.

Avis à qui de droit.

Le grain présente un aspect splendide et tout fait prévoir que nos fermiers moissonneront une récolte sans précédent. A peu près toutes les céréales sont déjà épiées.

UNE REVOLUTION ECONOMIQUE

LE CANAL DE PANAMA ET L'OUEST CANADIEN.

Il y a quelques jours une convention interprovinciale avait lieu à Calgary, dans le but de décider quelles sont les mesures à prendre dès à présent, pour que les provinces de l'Ouest canadien participent largement aux avantages économiques créés par l'ouverture à la navigation du canal de Panama.

Cette convention, à laquelle prirent part des délégués de Saskatchewan, d'Alberta et de Colombie Britannique, a mis en lumière quelques chiffres et faits intéressants que nous voudrions résumer ci-dessous, à l'intention de nos lecteurs.

* * *

Si le canal de Panama avait été ouvert à la navigation cette année et que l'on l'eut emprunté pour transporter sur les marchés de l'ancien monde la récolte de la seule province d'Alberta, moissonnée en 1911, une somme de $3,000,000 serait demeurée aux fermiers de notre province au lieu d'aller s'engloutir dans les coffres des compagnies de transport.

Les statistiques publiées par le gouvernement fédéral indiquent que la récolte de blé en Alberta fut de 36,143,000 minots pour l'année 1911; d'autre part il ressort de calculs autorisés que l'économie réalisée sur le transport d'un minot de blé d'Alberta en Angleterre, via le canal de Panama, sera de 8 1-2 cents comparée au prix du transport par voie de l'est. Il suffit d'une simple opération pour trouver que la somme totale qui eut été épargnée serait de $3,072,145.

Les chiffres ci-dessus sont d'ailleurs loin d'être exagérés; il a été prouvé d'une façon indubitable que l'économie réalisée sur le prix du transport d'un minot de blé serait non de 8 1-2 cents mais bien de 10 à 12 cents pendant la plus grande période de l'année. On estime que le coût du transport d'un minot de blé de Vancouver à Liverpool par le canal sera de 9 cents; ce chiffre est hardiment réduit à 5 cents par des économistes autorisés.

* * *

Le tableau ci-dessous indique les prix de transport du blé d'Alberta à Liverpool en hiver et en été par la route actuelle qui est celle des grands Lacs. Les prix de transport du blé de Saskatchewan et du Manitoba à Liverpool sont indiqués pour servir de base de comparaison. Le coût indiqué est celui du transport d'un minot de blé.

	Eté	Hiver
Alberta	28c	35c
Saskatchewan	24c	31c
Manitoba	21c	28c

Lorsque le canal de Panama sera ouvert à la navigation les prix de transport seront les suivants pour l'Alberta:

	Eté	Hiver
Alberta	23c	23c

Les prix de transport par la route de l'Est sont plus élevés en hiver qu'en été, cela s'explique par le fait que lorsque les lacs sont gelés le grain doit être transporté beaucoup plus loin par chemin de fer pour être chargé sur les navires à destination de l'Angleterre.

La route de l'Ouest demeurant la même toute l'année les prix de transport ne changent pas.

* * *

A l'heure actuelle les fermiers d'Alberta se trouvent en état d'infériorité manifeste vis-à-vis des agriculteurs du Manitoba et de la partie de Saskatchewan située à l'est du Troisième Méridien; le prix du blé dans le monde étant fait aux élévateurs de Liverpool, plus le pays de production est éloigné de ce port moins le prix d'achat sur place est élevé puisque l'on doit forcément tenir compte du coût du transport. C'est ainsi que les fermiers du Manitoba obtiennent, en été comme en hiver, 7 cents de plus pour leur blé que ceux d'Alberta, ce qui est la différence du coût du transport.

Lorsque le canal de Panama aura diminué la distance à couvrir par chemin de fer pour que le blé d'Alberta arrive aux marchés européens, cette inégalité sera modifiée ainsi qu'en témoigne le tableau ci-dessous:

Par le canal.	Eté	Hiver
Alberta	23c	23c
Sask. Ouest	27c	27c
Par les ports de l'est	**Eté**	**Hiver**
Sask. Est	24c	31c
Manitoba	21c	28c

La moyenne de l'éloignement des fermes de l'Alberta de Fort William est d'environ 1300 milles. Il n'y a qu'un trajet de 650 milles à effectuer pour atteindre Vancouver d'un point central de l'Alberta. La distance entre le port d'embarquement et les champs de blé de l'Alberta se trouve ainsi réduite de moitié et cela aura pour conséquence de permettre à un char de marchandises de faire deux fois le voyage d'Alberta à Vancouver dans le temps requis pour atteindre Port Arthur.

En d'autres termes le même char peut transporter deux fois plus de grain au Pacifique qu'aux Grands Lacs dans le même laps de temps. On parviendra ainsi à éviter presque totalement la fameuse "bloquade" que provoquent peu après la récolte la congestion des voies et le manque de matériel roulant.

* * *

Les avantages qu'apportera l'ouverture du canal de Panama sont nombreux; nous n'avons fait dans les lignes qui précèdent, que passer en revue l'importance qu'aura la diversion vers l'ouest du trafic du grain; il nous resterait à examiner l'influence qu'aura le canal sur le développement des côtes canadiennes du Pacifique et sur le commerce d'importation et d'exortations diverses de l'Ouest du Canada. Ce sera pour un prochain article.

LES PROBLEMES DE LA COLOMBIE ANGLAISE

Toutes les provinces canadiennes ont à résoudre des problèmes importants. C'est ainsi qu'à une extrémité du pays, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse et l'Ile du Prince Edouard, recherchent les moyens d'enrayer l'exode de leurs gens vers les autres parties du Canada, ainsi que vers les E.-U; et, qu'à l'autre bout du Canada, la Colombie Anglaise, fait face à de graves questions, ethniques, toutes connexes au problème du travail et de la main-d'oeuvre.

Un journaliste anglo-canadien, de passage dans cette province du Pacifique, écrivait tout récemment au "Toronto Star" que la Colombie a cinq problèmes importants à résoudre: le problème japonais, le problème chinois, le problème des peaux-rouges, le problème hindou, et finalement, "le problème de l'homme blanc qui ne veut pas travailler." Et c'est, celui-ci, dit-il, qui est au fond de toute la difficulté.

Le Japonais s'occupe des pêcheries. Il est industrieux, remarquablement intelligent, travaille fort, est bon marin, et sa présence dans la Colombie Anglaise s'explique par son désir de faire le plus d'argent possible dans le plus bref espace de temps, car le Japonais ne tient pas à devenir citoyen canadien, et le plus tôt il s'enrichit, le plus tôt il retourne au Japon. Mais sa présence inquiète les gens de la Colombie; et c'est grâce à elle que les contribuables de cette province désirent si ardemment, au dire de M. McBride, une marine de guerre canadienne, dont une escadre ferait bonne garde sur le littoral du Pacifique.

Le Chinois, lui, est manoeuvre; il travaille à la construction des chemins de fer, et peine comme un cheval, toute la journée. Frugal comme le Japonais, il vit d'une poignée de riz, et grâce à son labeur, les entrepreneurs et les constructeurs peuvent exécuter leurs contrats. Aussi est-il bien vu dans certains quartiers, tandis que les ouvriers blancs le détestent et l'accusent de "gâter les prix". Mais le Chinois ne s'occupe guère d'eux. "Quand il a à travailler dur, il est aussi bon qu'un homme blanc, dit le journaliste. Mais il ne veut devenir citoyen? il emporte tout son argent en Chine? Qu'est-ce que ça fait? Il laisse son travail derrière lui."

L'homme rouge, l'Indien, disparait rapidement; les vices qu'il a empruntés de la civilisation blanche lui sont des causes de dégénération rapide; il s'alcoolise, la paresse l'abrutit, et dans quelque temps, il aura disparu de la Colombie Britannique, disent les observateurs.

L'Hindou, lui, ancien soldat dans l'armée anglaise, citoyen britannique, serait, paraît-il, avec le Japonais, celui qui complique le plus la situation dans la Colombie; et il tient à y demeurer.

Mais l'homme blanc qui ne veut pas travailler est, au dire de tous ceux qui ont vécu un tant soit peu longtemps dans la Colombie, le plus dangereux de cette province. Si elle eût eu de la main-d'oeuvre blanche en abondance, il n'y aurait eu nul besoin des "coolies" chinois pour construire des chemins de fer, creuser des canaux d'irrigation, faire la cuisine dans les restaurants, pas plus qu'il n'y aurait eu besoin, dans les pêcheries, des pêcheurs japonais qui peu à peu, y ont pris la haute main et monopolisent aujourd'hui presque toute cette industrie.

Mais la plupart des ouvriers blancs venus d'Europe ou les provinces canadiennes ou encore des E.-américains du Pacifique, réclament, au dire des patrons, des salaires trop élevés; l'ouvrier blanc ne veut pas accepter moins de trois piastres par jour, tandis que le Chinois, le Japonais ou l'immigrant italien se contentera du tiers ou de la moitié de ce salaire.

Et puis l'ouvrier blanc est un socialiste avancé, parfois même un anarchiste. M. Siegfried, dans son étude intéressante, "Le Canada, les Deux Races," remarquait, dès 1906, que ce n'est que dans les milieux ouvriers de la Colombie Anglaise que les idées avancées du socialisme et de l'anarchie ont poussé des racines au Canada. Et l'homme blanc qui ne veut pas travailler appartient aujourd'hui à la fédération des travailleurs industriels, "Industrial Workers of the World", qui faillit mettre sans dessus dessous tous les Etats Américains de la côte du Pacifique, ces dernières années, grâce à ses attentats contre les grandes industries peu empressées à lui accorder ce qu'elle demandait pour ses membres.

C'est donc, somme toute, la présence de cet élément dangereux qui a fait surgir et a accentué le "péril jaune" dans la Colombie. Des règlements d'immigration sévères, une entente avec le Japon, en ont quelque peu diminué l'intensité, depuis quelques années. Mais la question hindoue subsiste, d'une grande complexité; et les politiciens du Canada et de la Grande-Bretagne auront fort à faire pour la tirer au clair. Et, entretemps, les groupes des ouvriers blancs, dont plusieurs affichent des idées et professent des doctrines dangereuses pour la paix du pays, s'accroissent chaque année. Ils sont responsables en grande partie de la situation actuelle. Mais ils ne s'en soucient guère, si ce n'est pour insister eux-mêmes, avec insolence, sur l'opportunité d'une solution de tous ces problèmes, immédiate, et à la manière forte.

Et c'est là ce qui fait, à l'heure actuelle, s'inquiéter les gouvernants de la Colombie; ils sont désireux de trouver une issue, mais ils sont partagés entre le désir de plaire aux patrons, qui veulent de la main-d'oeuvre à bon marché, blanche s'il se peut, jaune s'il n'y a pas moyen d'en avoir d'autre à leurs conditions, et celui de ne pas déplaire aux ouvriers blancs, remuants de la Colombie qui ont l'énorme majorité à la législature; mais ils ne doivent guère dormir tranquilles, quand un tel problème s'impose à leur attention et requiert une solution prompte, dans l'intérêt de la province.

A PROPOS D'UN INCIDENT

On supprimera, dans les "pageants" de l'exposition de Winnipeg, un tableau insultant pour la mémoire de Louis Riel.

Les protestations que fait entendre, parfois, dans l'Ouest, l'élément français lorsque l'on porte atteinte à ses droits ou à ses traditions, ne demeurent pas toujours lettre morte.

On se souvient de la protestation dont nous nous fîmes l'écho récemment à l'occasion du projet de représenter, dans les pageants du Centenaire Selkirk, à Winnipeg, la soi-disant fuite de Louis Riel devant l'armée de Wolseley.

Le R. P. Morice, l'historien du Nord-Ouest, protesta énergiquement contre cette insulte à la mémoire du chef Métis, par la publication d'une lettre ouverte, dans le "Free Press," rétablissant la vérité historique.

En présence de ce tollé général les directeurs des pageants ont résolu de supprimer le tableau incriminé.

Cela sert parfois, même dans l'Ouest "de montrer les dents!"

LES FETES DE GROUARD

Le cinquantième anniversaire de prêtrise de Mgr Grouard donne lieu à de pittoresques fêtes sur les bords du Petit Lac des Esclaves.

Grouard, 4—La célébration du cinquantième anniversaire de prêtrise de Mgr Grouard, — le doyen des évêques missionnaires du Canada, — a donné lieu à de touchantes cérémonies religieuses et à de pittoresques fêtes indiennes, dont ceux qui en ont été les témoins conserveront longtemps le souvenir.

Longtemps avant l'ouverture des fêtes les Indiens avaient commencé à arriver du nord accompagnés de leurs squaws et des papooses. Dimanche matin, ils étaient plus de 1000 campés sous leurs pittoresques "tee-pees" au bord du lac. Tous étaient magnifiquement costumés avec le chef empanaché de plumes aux couleurs voyantes.

Le coup d'oeil était unique.

Les fêtes commencèrent samedi soir par une réception publique qui eut lieu à 6 h. 30.

Des adresses furent lues par Mgr Joussard, coadjuteur de Mgr Grouard, M. Sam Cunningham, ancien député à la Législature des Territoires, et Mlle Kate McDermott, fille du maire de Grouard.

Le dimanche, 29 juin, à 9 h. eut lieu une grand'messe solennelle célébrée par Mgr Grouard lui-même; le sermon fut donné par le R. P. Orcalan, de Rome, Italie.

A midi eut lieu un grand banquet public auquel tout le monde fut invité.

Des discours furent prononcés par l'Agent des Terres, M. Larivière, fils du sénateur Larivière, le maire McDermott, le R. P. Beaudry, d'Edmonton, Mgr Joussard, M. Louis Levasseur et les chefs Indiens Keenosew et Mustus. Ces discours furent prononcés en français, en anglais, en cris et en castor. Après eut lieu la présentation des cadeaux au jubilaire. A 2 h. 30 il y eut défilé des Indiens.

A 8 h. du soir eut lieu la représentation d'un grand drame vécu intitulé: "Vie de Mgr Grouard dans le Nord" et écrit spécialement par les Soeurs Egbert et Ignatus.

Parmi les visiteurs venus d'Edmonton étaient: Mgr Legal; le R. P. Orcalan, de Rome; le R. P. Cunningham; le R. P. Cozanet; le R. P. Daridon; le R. P. Beaudry; le R. P. Lasserière; le R. P. Datie; le R. P. Dreau; le R. P. Hautain; le R. P. Leserre, les RR. PP. Dudin, Bellaire, Moulin, Kulawy et Falher, ainsi que plusieurs laïques.

Des divertissements comprenant courses de chevaux, sports athlétiques et danses indiennes auront lieu pendant toute la semaine.

Les fêtes de Grouard vivront longtemps dans le souvenir des Indiens et des blancs qui y assistèrent.

Les expositions agricoles dans l'Ouest

Calgary, 9—On communique ce soir la liste des expositions agricoles qui doivent avoir lieu en Alberta durant les quelques semaines prochaines. Voici cette liste:

Innisfail, 16 et 17 juillet.
MacLeod, 1 et 2 août.
Edmonton, 12 au 17 août.
Lethbridge, 19 au 24 août.
Medicine Hat, 26 au 29 août.
Gleichen, 30 et 31 août.
Langdon, 3 et 4 septembre.
Fort Saskatchewan, 11 sept.
Végreville, 13 septembre.
Vermilion, 19 septembre.
St-Albert, 20 septembre.
Red Deer, 21 et 22 août.
Wetaskiwin, 26 et 27 sept.
Camrose, 1 et 2 octobre.
Chauvin, 4 octobre.
Stettler, 26 et 27 septembre.
Trochu, 7 et 8 octobre.
Castor, 9 et 10 octobre.
Wainwright, 17 septembre.

LE TRES HON. M. BORDEN VEUT UNE "GRANDE MARINE"

Londres, 9—Le Très Hon. R. L. Borden, accompagné des honorables J. D. Hazen, ministre de la marine, C. J. Doherty, ministre de la justice, et L. P. Pelletier, ministre des postes, est arrivé à Londres cet après-midi. Lord Strathcona et plusieurs Canadiens ont reçu, à la gare, les distingués visiteurs.

La presse et le public s'intéressent fort à la visite du premier ministre du Canada. Sa déclaration: "Je suis favorable à une grande marine," est interprétée comme signifiant que le Canada est prêt à ajouter à la flotte impériale plusieurs "dreadnoughts". Le Très Hon. M. Borden, cependant, n'a pas voulu dire de quelle façon le Canada allait aider la mère-patrie.

Les ministres canadiens discuteront avec le gouvernement le bill américain Adamson relatif au Canal de Panama.

Avant de retourner en son pays, le Très Hon. M. Borden se rendra à Paris pour y discuter la question des relations commerciales franco-caandiennes et celles des communications maritimes entre la France et le Canada.

UNE PROPHETIE DE L'HON. G. P. GRAHAM

L'ex-ministre prédit le retour au pouvoir des libéraux. — Les élections prochaines.

Montréal, 9—L'hon. G. P. Graham, ancien ministre des Chemins de fer, était à Montréal, hier soir. A un journaliste il a fait les déclarations suivantes:

"J'estime que les élections générales auront lieu au plus tard, d'ici deux ans, et tout probablement à l'issue de la prochaine session fédérale.

"La conduite inqualifiable des ministres de Québec, qui ont manqué à leurs promesses à l'électorat, relativement au rappel de la loi navale, détermineront de violents débats à la prochaine réunion des Communes.

"L'hon. R. L. Borden est actuellement en Angleterre; il en reviendra bientôt avec la politique navale qu'il aura permission de l'Amirauté anglaise de proposer au peuple canadien. Il proposera à la Chambre son projet de redistribution électorale. Mais je crois que la députation libérale élargira le débat de manière à rendre l'appel au peuple inévitable, non seulement sur la question de la redistribution, mais sur la loi navale elle-même. Une fois devant le peuple, nous tiendrons la victoire.

La chaleur dans l'Est

New-York, 9—Il fait une chaleur intense dans l'Est des Etats-Unis et des centaines de personnes succombent à l'insolation. Le thermomètre indique des températures que l'on n'avait pas observées depuis 80 ans.

On estime que plus de 1500 décès provenant de la chaleur intense se sont produits depuis dimanche dans les grandes villes de l'Est.

La lutte électorale en Saskatchewan

Saskatoon, 10—Jamais l'on n'avait encore été témoin dans l'Ouest d'une lutte aussi acharnée pour les élections provinciales.

Saskatoon, et toute la région environnante sont sans réserve acquis aux libéraux et l'on prévoit une grande victoire pour le gouvernement Scott.

LES PROGRES D'EDMONTON

STATISTIQUES OFFICIELLES DE LA CHAMBRE DE COMMERCE D'EDMONTON

Le dernier bulletin d'informations publié par la Chambre de Commerce d'Edmonton, en date du 1er juillet 1912, contient la tableau ci-dessous qui indique les progrès accomplis depuis le mois de juin 1911 par la capitale d'Alberta:

	Juin 1911	Juin 1912	Augm. p. c.
Opérations de banque	$9,689,373	$17,135,856	77
Recettes des douanes	49,055	131,398	168
Construction	485,752	2,567,235	428
Vente des timbres-poste	9,855	12,754	29½
TRAMWAYS:			
Voyageurs transportés	525,781	965,515	83½
Recettes	$21,934	$39,380	79

Durant les six premiers mois de l'année 1912, les édifices qui ont été construits représentent une valeur totale de $7,538,862. Les constructions diverses sont au nombre de 1730; les plus importantes se classent comme suit:

18 maisons de gros.
66 édifices — magasins et bureaux.
9 édifices — appartements.
1 banque.
10 écoles et églises.
10 usines et manufactures.

LE DISCOURS DE M. LAMY

Suite de la page 2

elle-même, n'a pas de temps à perdre et va droit au but. D'abord elle forme son vocabulaire avec concept nouveau que la multitude des mots n'est pas plus leur opportunité que le bavardage n'est l'éloquence et que pour les langues comme pour les hommes, les vraiment riches ne sont pas les prodigues; que chaque chose a droit à un terme pour la définir, mais qu'il ne faut pas deux termes pour signifier la même chose, qu'il n'y a pas de mots interchangeables et que leur superfluité fatigue la mémoire sans profit pour la pensée; que trouver le mot propre et s'y tenir est à la fois simplifier l'étude de la langue et accroître sa puissance par son exactitude. Cette pauvreté consciente du vocabulaire est la richesse originale de notre langue. Et de cette richesse rien ne se perd à la manière de l'employer. Notre langue assigne à chaque mot dans chaque phrase et à chaque phrase dans le discours une place obligatoire. La construction met aussitôt en évidence ce dont on parle et ce qu'on en veut dire. Elle exprime la pensée dans l'ordre même où la pensée apparaît à l'esprit. Cet ordre est si suggestif pour l'intelligence que souvent le lecteur achève seul la pensée de l'écrivain et que l'auditoire souffle aux orateurs la fin de leurs phrases. Aussi est-elle la mieux faite pour la causerie et elle seule en permet le charme le plus délicat. La conversation française n'est-elle pas l'art de commencer si clairement qu'il devienne superflu de finir, n'est-elle pas le plaisir des interruptions où chacun trouve l'hommage d'avoir été saisi à demi mot, n'est-elle pas la grâce continue d'attaques et de parades indiquées avec un mouvement aussi efficace et plus rapide que si on les poussait à fond? Essayez avec une autre langue!

Mais les dons de notre langue ne sont pas seulement une harmonie naturelles de mots et une beauté intellectuelle de logique. Son plus grand mérite est d'avoir servi à une oeuvre de beauté morale. Elle a toujours été la servante d'idées qui dépassaient les intérêts d'une race et d'un temps. Elle a été la distributrice séculaire des richesses communes au genre humain. Une affirmation de foi religieuse est son premier mot d'ordre. C'est au cri de "Dieu le veut!" que les croisades furent prêchées dans toute l'Europe. C'est en français que furent rédigées les assises de Jérusalem et d'Antioche, les royaumes de Terre Sainte. Ses premières oeuvres littéraires sont pour célébrer l'héroïsme de l'homme, les vertus de la femme et enseigner le sublime dans l'action. Quand elle atteint sa maturité, elle monte sans s'y perdre aux sommets de la raison pure. Ces objets traditionnels de la pensée française occupent ensemble l'incomparable compagnie de prosateurs et de poètes qui au XVIIe siècle immortalisent la foi, la philosophie, la politique, la science, les luttes de la passion et du devoir, l'étude de la nature humaine et de ses faiblesses. Le même caractère d'universalité se continue au XVIIIe siècle par les promesses de justice et d'émancipation que l'intelligence française lance au monde, promesses si vides d'expérience, si gonflées de sophismes, si sincères pourtant d'espoirs en l'avenir. Toute la terre entendit, car montrer aux hommes le bonheur, c'est parler à tous leur langue.

Voilà les caractères essentiels du français. Le grec a été la langue de l'art, le latin la langue du gouvernement, le français a été la langue de la conscience. Tel est le secret magnifique de son autorité. Elle doit sa beauté suprême à la beauté de ce qu'elle exprime. La noblesse de sa fonction s'est reflétée dans la noblesse de sa forme. Le rayon de sa lumière intérieure a comme illuminé ses mots. L'idéal contenu par elle a été comme l'éther subtil que le ballon enferme et qui, sollicité par une force ascensionnelle, cherche dans les altitudes son équilibre et soulève avec lui son enveloppe. Et le genre humain les voyant ensemble passer par-dessus les frontières lui a su gré de s'élever dans les profondeurs impartagées où monte et s'unit l'âme de tous.

Ainsi se justifia la fortune du français. Ses conquêtes furent vastes autant que rapides. Dès le XIIe siècle, les étrangers le définissent "la langue qui court le monde" et "la plus délitable parlure." Elle paraît telle non seulement par la supériorité de ses mots et de leurs assemblages, mais pour avoir la première, donné leur expression la plus parfaite à deux sentiments nés du christianisme et qui dominent la vie publique et la vie privée de ce temps: l'amour de l'honneur et l'honneur de l'amour. Nos chansons de gestes, nos romans, nos poésies galantes qui célébrant le chevalier et la dame, c'est-à-dire le bon droit du courage dans l'homme et dans la femme la dignité de la grâce coulent comme des sources pures où l'Europe étanche sa soif du beau. Les légendes héroïques du Nord où notre science, oublieuse de son propre bien, a cru découvrir les spontanéités du génie scandinave ne sont que les échos de notre ancienne voix. La gloire plus proche du seul siècle que nous appelons le grand a usurpé toute notre admiration, les clartés plus lointaines s'éteignent dans l'éblouissement où il nous laisse, mais notre primauté ne fut pas moindre au XVIIIe siècle qu'au XVIIe. Au XVIIIe notre rang était si établi que l'Académie de Berlin ouvrit un concours, non pour rechercher si le français était la première des langues, mais à quelles raisons il devait son universalité et s'il la conserverait. La réponse de Rivarol est restée fameuse, et le prix qu'il obtint semblait un assentiment donné aux plus hardies des prétentions françaises. Rivarol fut peut-être le causeur le plus exquis d'une société où le suffrage suprême n'était pas "cela est vrai" mais "cela est piquant," d'une époque où l'esprit s'exerçait moins à entretenir la justesse des pensées qu'à aiguiser la finesse des mots, d'une langue où les phrases étaient jolies, provoquantes et grêles comme des danseuses dressées sur leurs pointes. Ce petit maître de nos élégances traitait un peu les autres langues en maître, il insistait assez sur leurs imperfections pour paraître incrédule à leur avenir. Il comparait avec quelque dédain leurs mérites et les nôtres et invitait ces vaincus à capituler de bonne grâce comme si notre victoire exigeait leur défaite, comme si le français devait s'étendre en les refoulant et peu à peu se substituer à elles. Il y avait à ces illusions quelques excuses. La France était le peuple alors sans égal par la fécondité de sa population, sa gloire militaire et une influence telle que, renonçant à rivaliser avec notre goût, nos moeurs, nos caprices, l'univers poli se bornait à les copier.

Le français langue universelle

Au début du XXe siècle nous avons cessé d'être les plus nombreux, de paraître les plus forts et ce n'est plus vers nous que les regards convergent. Seule notre langue est restée, mais sa puissance n'a pas besoin d'autre puissance. Les affirmations de jadis faussaient le problème au lieu de le résoudre. L'avantage des armes et la masse de la population ne confèrent à un peuple ni droit, ni moyen d'imposer son langage. Si le nombre était un titre, l'avenir, l'avenir du monde serait de parler chinois. Si la victoire était une maîtresse d'école, l'Europe eût parlé le français sous Napoléon, car il l'enseigna d'autorité. Mais le vainqueur des rois fut tenu en échec par les enfants qui ne voulurent pas oublier la langue apprise de leurs mères. Il n'y a pas à tenter de refoulement; il n'y a pas à espérer de substitution entre les langues. Dédaigner aucune d'elles, en souhaiter la disparition est oublier ce que toutes représentent de durable et de légitime. Elles sont les voix des patries, elles sont pour chaque peuple sa pensée sous la forme la plus naturelle à ses instincts, la synthèse de toutes différences qui la distinguent de tous les autres peuples, la sûreté d'un rempart contre l'étranger. Tant que subsistera la diversité des races, subsistera la diversité des langues. Mais les peuples, même les plus jaloux de leurs qualités nationales, ne vivent pas isolés. Ils ont besoin, fût-ce pour régler leurs conflits, de rapports les uns avec les autres. Certains intérêts sont internationaux. Enfin, il y a des vérités et des devoirs qui dominent les races, les unissent, sont le bien ou la loi de tous les hommes. Or, pour que les hommes communiquent de peuple à peuple, pour qu'ils s'aident par les aptitudes de chaque race à accroître le bien général, pour que le genre humain prenne conscience de son unité, il est besoin d'une langue commune. Cete langue, qui ne doit pas supprimer les langues nationales doit s'ajouter à elles. Il faut ou la fabriquer de toutes pièces ou la choisir parmi celles qui existent. En fabriquer une est le jeu innocent auquel s'amusent depuis quelques années quelques hommes de loisir. Ils inventent des mots avec des syllabes qu'ils empruntent aux diverses langues pour ne pas faire de jalouses. Ils croient être nouveaux et ils reprennent une méthode vieille de maints siècles et qui sur les bords de la Méditerrannée a, de termes ramassés en Europe, formé le levantin. Grâce à lui des hommes de races différentes s'entendent pour leur subsistance et les combinaisons sommaires par lesquelles l'argent des uns passe dans les poches des autres. Mais est-ce là tout de la vie? Que l'on tente [illegible] ces langages artificiels et [illegible] de rédiger un traité [illegible] poursuivre une science, de [illegible] dans la philosophie et [illegible] s'élever à la morale. Or ce sont là les grandes affaires du genre humain. Pour les résoudre, il faut une langue éprouvée, souple, précise et qu'un long emploi ait rendu complète.

[illegible] ces langues en usage, laquelle adopter? Les peuples les plus denses demandent la préférence pour celles qui sont parlées par le plus d'hommes. Mais la plus parlée de toutes ne l'est que par une minorité dans l'univers. Et quel est l'intérêt de la majorité à qui le dernier mot appartient? Ne pas choisir comme expression des idées et des intérêts communs à tous les hommes une langue qui représente trop une race. Plus une race se mire en son parler avec l'orgueil d'y reconnaître en quoi elle l'emporte sur elles, plus se soumettre à ce parler orgueilleux serait pour les autres s'a[illegible] une hégémonie et [illegible] l'importance d'un rival. Les langues les plus parlées dans le monde civilisé sont, avant la nôtre, l'anglais, le russe, l'allemand, et, après la nôtre, l'espagnol. Ce sont les langues des peuples qui se savent le plus de gré de ne ressembler à personne. L'allemand voudra-t-il se faire par la langue le vassal de l'anglais, ou l'anglais emprunter la confusion méthodique de l'allemand, ou l'un et l'autre s'accommoder du vague que l'âme slave a mis dans le russe, ou tous payer tribut à l'inactive grandiloquence de l'espagnol?

La langue désirable est celle qui rappelle le moins les traits particuliers d'une race. Si le peuple qui l'a formée est peu nombreux, le choix fait d'elle risque moins de servir une ambition redoutable. L'essentiel est obtenu si cette langue, sans imposer aux étrangers qui l'emploient aucun vasselage envers le génie particulier du peuple qui l'a faite, offre à tous un instrument docile et exact pour tous les travaux de l'intelligence. La perfection serait atteinte si cette langue, pour avoir beaucoup exprimé les sentiments communs à tous les hommes, avait laissé la trace de ses efforts dans des oeuvres parfaites: car l'apprendre serait alors s'instruire non seulement de mots, mais de doctrines et trouver dans les maîtres de la langue des maîtres de la pensée. N'est-ce pas avoir nommé la langue française? Laquelle a autant servi les idées générales? Laquelle a créé plus d'oeuvres immortelles? Laquelle est faite d'une substance empruntée à plus de peuples? Dans laquelle l'égoïsme de la race est-il moins visible? Dans laquelle est plus permanente la sollicitude du genre humain? n'est-elle pas la langue de tous ceux qui veulent compléter leur culture et par les lettres devenir plus hommes? N'est-elle pas la plus employée, après leur idiome national, par les peuples étrangers? Rester chez eux la seconde; voilà la forme légitime et suffisante de son universalité. Lui maintenir ce rang est l'office public de quiconque la parle, et moins un privilège à garder qu'un service à rendre. Elle ne déclinerait pas sans que son amoindrissement nous accusât; car elle ne cesserait d'être nécessaire au monde que si nous la laissions dégénérer.

Qu'elle ait déjà dégénéré, c'est le seul mais commun argument de ses adversaires. Oui, disent-ils, la France a exercé un magistère admirable, il atteignit son apogée au XVIIème siècle. La France alors était la première non seulement par les qualités de sa langue, mais par l'usage qu'elle en faisait. Elle ne cessait de rappeler les lois de l'ordre. Son génie voyait si haut et si loin quil embrassait du même regard la vie présente et la vie future comme les parts solidaires d'une seule destinée. Il n'avait pas trop de l'infini pour contenir sa plénitude. La foi prolongeant sa raison lui avait appris que l'homme est sur la terre non pour obtenir le bonheur, mais pour le mériter, que le présent est l'épreuve, l'avenir la récompense, que la société se fonde et dure par des sacrifices demandés aux instincts de chacun et que les immolations de l'égoïsme individuel à l'intérêt général font le droit de la créature aux générosités compensatrices du Créateur. Cette morale ne condamnait pas l'effort de l'homme pour obtenir dès ce monde quelques avantages de joie, mais elle fixait à ces joies leur rang et [illegible] enseignait que par leur retard même elles étaient accrues, si on leur préférait le devoir. Le devoir ainsi justifié ne semblait pas trop lourd. Qu'il prescrivit à la race de croître et de multiplier, à la famille de demeurer stable, au sujet de défendre son prince, au pauvre de perpétuer par son travail l'inégalité des fortunes, aux privilégiés de payer la plus impérieuse de leurs dettes, la la bonté envers les malheureux, il obtenait soumission et, sur le monde, la patience répandait sa douceur. Gardienne de cette paix, la littérature ne songeait ni à favoriser la licence des moeurs, ni à exciter les haines de classes, ni à affaiblir la société. Cet ordre commença d'être ébranlé au dix-huitième siècle par ceux dont l'orgueil, rebelle aux humilités religieuses, se trouva par là même réduit à des hypothèses vagues sur l'existence de Dieu et sur ses desseins. Dieu à son tour et Dieu seul était chassé du paradis terrestre où l'homme instruit par l'arbre de science, devenait le maître unique. Mais cet arbre porta bientôt des fruits inattendus. L'incertitude d'une destinée future retenait toutes l'attention des incrédules sur la vie présente; ils la considérèrent donc comme un tout qui devait se justifier devant leur raison. De là leur impatience logique et toute nouvelle de transformer la société humaine et d'y faire place au bonheur immédiat. C'était rétrécir les ambitions, abaisser l'idéal, changer le caractère du génie français.

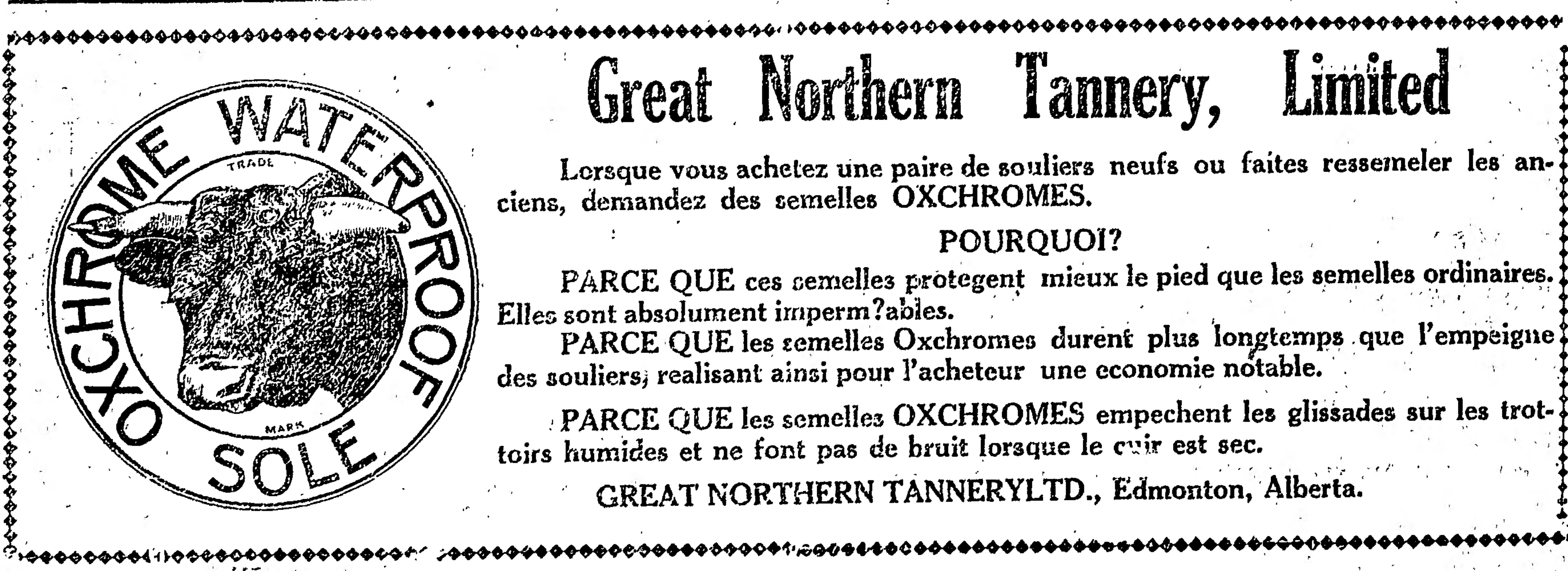
On ne s'en aperçut pas d'abord parce que la survivance de la tradition chrétienne continuait à prévenir les suites naturelles de l'incrédulité. Mais l'incrédulité par sa propagande, puis par la force des gouvernements, a peu à peu durant le XIXème siècle, usé les croyances du peuple et la logique des disciples, dépassant celle des maîtres, a soudain éclaté au XXème siècle contre toutes les institutions sociales. Partout où l'ancienne croyance créait le culte des intérêts généraux, la nouvelle créait l'idolâtrie de l'égoïsme individuel. Cet égoïsme a voulu se justifier et à son service une nouvelle littérature a surgi. Par ses déclamations contre le travail et l'inégalité, elle souffle la haine contre la société qu'elle nomme l'iniquité sociale. Par ses dédains de tout effort qui coûte à l'homme du temps et de la peine, elle répand le goût de tout résoudre, soudain et sans labeurs par l'autorité de l'État et à chaque démenti que les faits ne cessent d'infliger à cette attente, elle accroît dans ceux qu'elle trompe l'impatience et la stérilité révolutionnaires. Par ses sophismes sur les droits de la passion, elle légitime toutes les inconstances du coeur, leur sacrifice avec la famille, l'avenir et par ses peintures lascives provoque l'immoralité publique. Railleuse surtout du désintéressement et du sacrifice comme d'illogismes périmés, elle ne prend au sérieux que la richesse. Quelles qu'en soient les origines, elle en vénère la masse et le rapide accroissement. Par le vilain mot d'arrivisme, elle célèbre la hâte sans scrupule pour laquelle viser le succès et le saisir doit être l'oeuvre d'un même instant. Après avoir ainsi exaspéré la fièvre de jouir, elle fournit de sophisme toutes les lâchetés qui craignent pour les biens acquis ou attendus. Contre la guerre elle combat l'armée et avilit le drapeau. Contre la misère elle appelle au sac de la société les prolétaires qu'elle invite à déserter le service de la patrie. Contre les soucis de la paternité, elle vante le remède de la stérilité volontaire comme pour consommer tout ensemble la fin de la patrie, de la société et de la race.

Ainsi la langue française répand les erreurs les plus contraires à l'ancien génie de la France. Plus sont grandes sa clarté et sa force persuasive, plus il importe de se défendre contre elle et ses poisons. Elle n'a plus à invoquer de primauté à l'heure de sa décadence et son espoir est vain d'étendre sur le monde une voix qui, faute d'enfants, s'éteint sur son propre sol.

Il ne sert à rien d'ignorer ces accusations. Nous faire sourds ne les rendraient pas muettes. Je ne disconviendrai pas que certaines apparences fournissent prétexte à tant de sévérités. Nombre de romans et de pièces remplacent l'imagination par l'impudeur, le sentiment par la sensualité; que la bassesse des pensées y trouve son niveau dans la bassesse du style; que l'esprit, jaillissement naguère spontané et intarissable de notre belle humeur tourne parfois au laborieux effort et qu'un rire forcé et amèrement triste semble sonner, dans les oeuvres nécessaires, le glas de la gaîté nouvelle. Notre sérieux même a changé de voix. Pour annoncer aux foules les changements sociaux, ce n'était plus assez du livre, elles veulent entendre sans cesse la nouvelle de jours meilleurs: pour elles il a fallu transformer les deux moyens les plus continus, les plus retentissants, les plus directs d'action sur le public, la presse et la tribune. L'une et l'autre, veuves d'un glorieux passé, comptent encore des écrivains et des orateurs, et ils ont de plus en plus de mérite à n'être pas gâtés par le métier, car la fécondité des médiocres transforme la tribune et la presse en deux sources permanentes de corruption pour notre langue. Elles ont à satisfaire les curiosités, les caprices, les colères, les enthousiasmes qui ne veulent pas attendre, surtout quand ils n'ont pas de lendemain. Dans ce cours rapide de la plume sur le papier et de la parole sur les auditoires, l'improvisateur doit, coûte que coûte, conquérir sans cesse l'attention sous peine qu'elle passe à d'autres et pour qu'elle ne fuie pas, l'empoigner par où il peut. Il n'a les loisirs ni de la réflexion, ni du choix, ni du goût: Ce n'est ni la justesse des idées, ni l'exacte convenance entre les mots et les choses, et moins encore l'impartialité qui importent à l'écrivain en fièvre: c'est l'inattendu, le tapageur, le bouffon, le scandaleux, ce qui fera retourner les têtes et rire ou crier. Et pour l'orateur ce n'est pas la présence des idées, c'est la présence des mots, ce n'est pas le choix des raisons décisives, c'est l'accumulation des à peu près sonores, ce n'est pas d'être court, c'est de ne pas rester court, c'est de retentir tant qu'il lui reste un souffle, et l'éloquence, qui se mesurait jadis à la hauteur et à la profondeur, a maintenant pour mesure la longueur. Or ces habitudes sont le plus contraires au génie de la langue française. Elles multiplient les impropriétés, le patois oratoire, les vulgarités, les incorrections. Elles déshabituent les yeux et les oreilles de ce qui était notre don national, l'élégance dans l'exactitude. Elles remplacent par l'empire obsédant de ceux qui parlent et écrivent sans cesse ces degrés de juridiction qui statuaient lentement, et par une hiérarchie d'arbitres, sur le sort des mots. Enfin, ce qu'il y a d'excessif ou de chimérique dans les programmes de réformes sociales oblige leurs auteurs à exagérer les maux contre lesquels ils provoquent les colères et les biens dont ils provoquent le désir. De là quelque chose de perpétuellement gonflé, déclamatoire, obscur et faux dans l'hypertrophie des anathèmes et des promesses et le don où Rivarol saluait une vertu, la probité de la langue, est atteinte par le mensonge des doctrines. Si ces sources troublés continuaient à couler, elles embourberaient à la fois notre intellect et notre langage.

Mais elles ne couleront pas toujours. Pour avoir si peu dissimulé le mal, j'ai plus de droits à être cru si j'affirme qu'il n'est pas mortel et que notre organisme toujours sain lutte contre les poisons et les élimine. Il ne faut accuser la France ni de tout ce qui semble toléré par elle, ni même de tout ce qui se fait en son nom. Il y a moins d'un an, combien croyaient que les susceptibilités de notre vieil honneur étaient mortes et que pour le réalisme sceptique des générations nouvelles aucun intérêt ne vaudrait jamais le risque d'une guerre. L'étranger comptait sur cette réputation et notre gouvernement comptait avec elle quand il se laissait marchander un de nos territoires par le peuple le plus armé de l'Europe. La France comprit que cette apparente disposition à tout supporter d'un coeur trop pacifique la calomniait aux yeux du monde. Il n'en fallut pas davantage. Le frémissement de tout un peuple apprit à se négociateurs qu'il était attentif et qu'au besoin il serait debout. C'est lui qui par son courage a affermi ses chefs, lui qui a rendu au drapeau par ses fiers respects un culte réparateur;

Fin a la page 6



CHRONIQUE LOCALE

On nous informe que les membres de la délégation d'Alberta au Congrès de Québec ont été l'objet d'un accueil extrêmement cordial dans la vieille Capitale.

Les Québecois ont vivement apprécié la marque éloquente d'attachement à la province natale et à la langue commune que leur prouvait une aussi nombreuse délégation venue de milliers de milles.

Nos délégués ont eu une place d'honneur pendant toute la durée du Congrès et tous sont enchantés du rôle qu'ils ont rempli pendant la grande semaine française de Québec.

A l'issue du Congrès les uns se sont dirigés vers leur paroisse natale, d'autres sont partis pour le Saguenay ou les Etats-Unis; tous seront de retour à Edmonton dans quelques semaines.

—M. J. V. Cormier, de Montréal, est arrivé depuis peu à Edmonton, dans l'intention de s'y établir.

—M. Provost, de Legal, était de passage à Edmonton cette semaine. M. Provost nous dit que la récolte s'annonce d'une façon superbe dans la région de Legal. Le grain est généralement épié et il est en avance de plusieurs jours sur les années précédentes.

—Mardi dernier M. Emile Lesiorge, qui travaillait pour MM. Fortin et Fortier, à la construction de la nouvelle résidence de M. Louis Madore, 240 rue, est tombé du toit et s'est infligé de graves blessures.

Il a été immédiatement transporté à l'hôpital, on espère le sauver.

—On vient d'accorder un permis de construction pour un nouvel hôtel qui sera situé 2e rue, entre les avenues Peace et Mackenzie. Le coût de cet hôtel sera d'environ $50,000.

—L'excursion annuelle des hommes d'affaires d'Edmonton commencera le 22 juillet et durera jusqu'au 29 juillet. Le parcours total de l'excursion sera d'environ 2000 milles. En voici l'itinéraire: Lloydminster, Végreville, Camrose, Wetaskiwin, Olds, Lacombe, Coronation, Provost, Wainwright, Tofield, Mirror, Stony Plain et Fitzhugh.

—Lundi dernier une nouvelle portion de la Réserve de la Baie d'Hudson a été mise sur le marché.

Des acheteurs attendaient l'ouverture de la vente depuis samedi soir couchés sur des couvertures à la porte des bureaux.

—Le R. P. Thérien, de St-Paul des Métis, est à Edmonton, où il est venu assister à la retraite annuelle des Oblats de Marie.

—Le R. P. Cozanet est de retour de Grouard où il était allé assister aux fêtes données en l'honneur de Mgr Grouard.

NECROLOGIE

Nous apprenons avec regret le décès de M. Ch. E. Robin, anciennement de Fort River, Mass., et qui était établi depuis quelques mois sur un homestead à Red Water, Alta.

Le 4 juillet M. Robin tomba subitement malade et le lendemain, son état s'étant aggravé, il résolut de se rendre à l'hôpital d'Edmonton.

A environ quinze milles de Red Water, M. Louis Nadeau qui conduisait la voiture s'aperçut que l'état de M. Robin devenait de plus en plus grave; la région étant absolument déserte, M. Nadeau et le jeune fils de M. Robin ne purent qu'assister à l'agonie de ce dernier qui expira peu après. M. Nadeau amena alors le corps de l'infortuné au Fort Saskatchewan où il déclara le décès. Le défunt fut transporté à Edmonton au domicile de son beau-frère, M. Samuel Soucy, 2236 rue Mackenzie. Les funérailles ont eu lieu à l'église St-Joachim.

M. Robin laisse une veuve et six enfants: Mlles C. et Eugénie Robin et MM. François, Armand Emile et Oscar Robin.

A la famille si cruellement éprouvée le Courrier de l'Ouest offre ses vives condoléances.

CRUE DE LA SASKATCHEWAN

Depuis quelques jours le niveau de la rivière Saskatchewan monte d'une façon anormale. Mardi, la crue était d'environ un pied à l'heure. Déjà plusieurs maisons de la basse-ville sont inondées et l'on s'attend à ce que les habitants de ce quartier soient obligés de faire usage de bateau pour regagner leur demeure. Jusqu'à présent la crue atteint environ le niveau de celle de 1908.

Les Canadiens-français arrivent cette année en plus grand nombre que jamais pour s'établir dans l'Ouest. Chaque jour les trains venant de l'Est nous amènent de nouveaux compatriotes à Edmonton. D'autres, très nombreux, descendent à Végreville d'où ils se dirigent vers la région des terres libres de Moose Lake et du Lac Froid.

Au nombre des derniers arrivés signalons: MM. Louis Moreau et Arthur Laplante, de Québec; A. Morissette et R. Loiselle, de Nashua, E.U.; V. Ringuette, M. Ma[illegible] et C. Lourdel, de Montréal.

Tous sont arrivés dans l'intention de prendre des homesteads.

UNE PROCHAINE ENCYCLIQUE

Rome, 9—Une importante encyclique présentant la situation générale de l'Eglise catholique, sera publiée à l'occasion de la célébration du 17e centenaire du fameux édit de Milan par lequel l'empereur Constantin autorisa l'exercice public du culte catholique et permit à l'Eglise de recevoir des donations.

Dans cette encyclique, le pape établira un contraste entre la condition florissante du catholicisme dans les pays protestants anglo-saxons, et celle qui existe aujourd'hui dans les contrées latines catholiques.

Il félicitera les catholiques américains du grand développement de l'Eglise dans les Etats-Unis.

Il rappellera aussi l'abolition de la formule anti-catholique dans le serment que le roi d'Angleterre prête au moment de son couronnement. Il déplorera l'esprit antireligieux qui a guidé les législateurs des pays latins, et principalement ceux de France et du Portugal.

Il exhortera tous les catholiques à combattre pour leurs croyances devant lesquelles s'élèvent maintenant tant d'ennemis.

LES ITALIENS SONT TOUJOURS AUX PRISES AVEC LES TURCS EN TRIPOLITAINE

Rome, 9—Une dépêche officielle reçue hier soir, annonce qu'une autre bataille a eu lieu, le 2 de ce mois, à Sidi Saïd. Ce serait le prélude de l'occupation de Zouara.

D'après la dépêche, toute une division a attaqué les positions de Sidi Saïd, ainsi que les positions environnantes occupées par les Arabes et les Turcs qui, n'ayant pas été défaits le jour précédent, se tenaient avec les indigènes, derrière de hauts retranchements.

Tous les canons italiens, ont aidé l'attaque, et trois cuirassés ont bombardé les positions.

Deux colonnes, ont alors marché à l'assaut, et ont, après plusieurs charges à la baïonnette, mis l'ennemi en déroute.

L'artillerie italienne prit position sur les hauteurs après que l'ennemi en eût été chassé.

Les Turcs ont laissé sur le terrain deux cents morts et un grand nombre de blessés. Une grande quantité d'armes et de munitions, ainsi que des troupeaux, ont été capturés par les Italiens.

UN MERVEILLEUX DEPLOIEMENT NAVAL AURA LIEU A SPITHEAD

Londres, 9—Le déploiement naval, qui eut lieu à Spithead, l'an dernier, à l'occasion du couronnement, a été merveilleux. Celui de cette année sera plus extraordinaire. En effet, mardi prochain, 239 navires de guerre, de tous genres, seront réunis à Spithead. Ils formeront six rangées sur une longueur totale de trente milles. Dix-neuf amiraux hisseront leurs pavillons.

LA COURSE PEKIN-PARIS

Paris, 9 — La course aérienne Pékin-Paris, qui devait avoir lieu en septembre, a été remise au mois de mai 1913.

Cette décision est due à ce que les constructeurs ne peuvent terminer certaines machines spéciales pour la course. D'autre part, des expériences scientifiques ont démontré que les conditions dans l'est de la Sibérie sont plus favorables au succès de l'entreprise au commencement du printemps qu'à l'automne.

L'ARMEE ALLEMANDE

Berlin, 9—Des bruits courent, dans les milieux militaires, que l'armée allemande sera bientôt munie d'un nouveau fusil automatique, dont les plans sont tenus secrets.

On dit que la demande des crédits nécessités par le nouvel armement sera présenté au reichstag à l'automne prochain.

On croit aussi que la hausse récente des actions des manufactures d'armes allemandes qui sont connues à la Bourse sous le nom "d'Arma", est due au prochain changement du fusil de l'armée.

Si cette arme est acceptée, les manufactures recevront des ordres pour la fabrication de plus de deux millions de ces fusils.

DEUX INCIDENTS DU CONGRES DE QUEBEC

La séance générale du Congrès de la Langue française, samedi avant-midi, a été marquée par deux incidents piquants, suscités par le même auteur. Quand l'on proposa de former un comité permanent du congrès, le sénateur Choquette proposa en amendement d'ajouter à la liste des membres de ce comité ceux d'un représentant du gouvernement de la province de Québec et d'un représentant de la ville de Québec, qui ont contribué si généreusement par leurs deniers à assurer le succès du congrès. Les abbés Emile Cloutier, de Trois-Rivières; Plamondon, de East Angus, et Gauthier, de la Nouvelle Ecosse, et M. Omer Héroux, se sont vivement opposés à cette proposition, qui a été rejetée presqu'unanimement par les congressistes, le sénateur et M. Paul Leduc, avocat, votant seuls pour cette motion.

Quelques minutes plus tard, comme on proposait l'adoption du rapport de l'une des sections de propagande, M. Paul Leduc demanda pourquoi ce rapport ne faisait aucune mention d'une proposition qu'il avait faite devant cette section pour censurer l'évêque Fallon, de London, Ontario, qui aurait défendu aux prêtres de son diocèse de s'absenter plus d'une demi-journée durant la semaine du congrès. Le secrétaire de cette section, M. Denault, répondit qu'il n'en avait pas fait mention dans son rapport parce que cette question était en dehors des attributions de cette section. Le sénateur Choquette voulut parler sur ce sujet, mais Mgr Roy, président de la séance, lui retira la parole. MM. Choquette et Leduc, accompagnés de quelques autres membres du congrès, quittèrent alors la salle en signe de protestation. Quelques-uns d'entre eux renvoyèrent leur carte de membres au secrétaire général, M. Rivard, disant que, puisqu'on leur refusait le droit de participer aux délibérations du congrès, ils n'avaient plus besoin de leurs cartes de membres.

Le discours de M. E. Lamy à Québec

Suite de la page 5

les notes mâles du clairon ne sonnaient pas en vain pour lui. L'anarchie sociale méprisait aussi les timides résistances et parfois les capitulations de ceux qui avaient la société à défendre, mais là aussi l'excès des provocations a lassé la patience publique et le courage de l'ordre grandit. Il se manifeste par le discrédit croissant où tombent les marchands de bonheur public; les entreprises de réédification sociale, après avoir déçu la curiosité, la lassent de compter trop sur l'Etat et l'excès d'un bavardage infini réapprend au pays la valeur du silence. De même pour les lettres: leurs oeuvres principales, de science, de morale, d'histoire, de poésie, ne déshonorent pas la France. Si son imagination dans le roman et le théâtre n'a pas fait voeu de chasteté, là même nombre d'écrivains savent rester honnêtes et cet honneur ne nuit pas à leur gloire. La littérature d'égout ne coule en France que sous terre et pour se déverser à l'étranger. Ceux qui nous calomnisent auprès de lui par cette marchandise d'exportation ne la placent pas chez nous. Si les lecteurs du dehors qui ont à choisir choisissent mal, est-ce notre faute ou la leur? Et s'ils répondent: il n'y aurait pas de tentés sans tentateurs, on a le droit de répliquer: les tentateurs deviennent plus rares et trouvent une opposition croissante dans le public. La famille, depuis si longtemps attaquée, a jusque sur le théâtre, des défenseurs imprévus parmi les écrivains. Le mari a cessé d'être la victime nécessaire, c'est lui qui devient parfois le héros du roman; le divorce, qui eut tant d'avocats, trouve enfin des juges; on lui demande compte de ses conséquences: l'instabilité de la famille, l'abandon des enfants la stérilité des unions nomades L'effroi de cette stérilité qui a atteint notre race ramène les regrets d'un grand noombre vers les foyers d'autrefois, le foyer où le père trouvait le respect, l'épouse la dignité, les enfants la sollicitude, toutes les joies des affections immuables. Dans le désert où de faux guides l'égaraient, la France, à chaque heure, a plus soif de la vieille morale, et des Français chaque jour plus nombreux, reconnaissent que pour retrouver cette morale il faut remonter à sa source. L'homme qui enferme tout son espoir dans la vie présente, s'il est bon, s'il s'oublie, s'il se sacrifie, vaut mieux que sa doctrine. Il est en contradiction avec elle. L'homme ne renoncera pas à être heureux. Pour être raisonnablement victorieux des instincts égoïstes, qui le sollicitent, de se préférer à tout, pour préférer à lui-même les autres et la société, et faire attendre son bonheur dans la vie présente, il faut qu'il compte sur le bonheur dans une vie future. S'il ne convoite cet espoir qu'en philosophe, sa croyance à un monde meilleur n'est fondée que sur un postulat de sa raison, un postulat de cette même raison sera tout le fondement de la morale. Ce n'est pas assez d'un "peut-être" pour donner à l'homme le courage du devoir. L'homme ne peut avoir une certitude trop sûre de sa destinée et des lois qu'elle lui impose. La discipline de son existence, la paix de son esprit, la constance de ces sacrifices ont besoin d'une révélation surhumaine. Il doit tenir de son Créateur même la promesse d'immortalité et la connaissance des lois qui maintiennent par la collaboration de tous l'ordre dans la société présente. Il faut qu'elles soient pour l'homme, au lieu d'hypothèses soumises à son intelligence et discutables par elle, des commandements reçus à genoux comme les ordres d'une volonté infaillible et toute puissante. Alors seulement l'obéissance de l'homme et l'ordre du monde sont ensemble fondés sur l'inébranlable. L'oeuvre des architectes qui mettaient leur orgueil à bâtir sur le sable, atteste à nos yeux le rôle social de la religion. L'évidence que l'incrédulité est anti-sociale prépare en France au christianisme un grand demain. Et ce jour sera grand aussi pour la langue française, car notre langue a souffert dans sa beauté toutes les fois que notre pensée a fléchi dans son inspiration. Notre splendeur littéraire est faite de notre vigueur morale, comme notre force historique est faite de christianisme. Avec lui, notre race aura retrouvé les grandes routes de l'idéal.

Le salut au Canada

Ces routes, Messieurs, nous ramènent chez vous. Vous n'avez jamais cessé de garder intactes les moeurs, la foi et la langue que vous avez reçues du passé. Elles se sont conservées ensemble dans leur pureté.

Les traditions, seul trésor que vous avez porté de l'ancienne patrie dans la nouvelle, vous ont gardé la sagesse dans la volonté et l'ordre dans l'action. Vous avez à accomplir une tâche immense: peupler et cultiver un continent. Vous avez compté sur la fécondité de la race, sur sa persévérance au travail, vous vivez en paix sous un pouvoir d'autant plus respecté que vous ne lui demandez pas de remplacer soudain et d'autorité, les oeuvres de l'effort personnel et du temps. Et vous acceptez les charges de la famille et celles du labour, et vous semez, courageux, pour un temps où vous aurez disparu, et vous savez être les collaborateurs d'un grand avenir, parce que vous n'avez pas oublié la foi la plus essentielle de votre race. Elle vous a appris les longs sacrifices et les longs espoirs. Vous regarder n'est pas seulement pour nous une joie, mais un exemple. Vous êtes nos frères, mais mieux préservés que nous, contre les expériences où s'égarent les énergies. Tandis que nous parcourions nos destinées comme l'enfant prodigue, vous êtes restés dans la maison paternelle et nous en goûtons le charme en y étant reçus par vous. Nous y voyons quelles vertus conservent une race. Vous êtes ce que nous avons été; nous apprendrons de vous à redevenir ce que vous êtes. La France en voulant se faire nouvelle, a vieilli; en ne vous détachant pas de vos traditions, vous avez perpétué votre jeunesse. Et tandis que chez nous les vivants ont fait presque oeuvre de mort, vos morts vous ont transmis le secret de la Vie. Et notre commune langue est plus belle dans votre bouche, parce que tout y est sain, les mots et les pensées.

Canada, petite colonie d'hier, nation d'aujourd'hui, empire de demain; Canada séparé de la France avant que la France se séparât de son passé et qui as gardé la plénitude de nos traditions anciennes; Canada, terre de fécondité, fertile en blé, fertile en hommes, fertile en avenir, qui multiplies par un travail solidaire les moissons dans tes plaines et les enfants dans tes foyers et qui, dans les solitudes immenses où se perdaient les premiers explorateurs, verras un jour ta race à l'étroit; Canada, terre de constance qui as affermi la sagesse de tes moeurs et de tes lois sur ta foi catholique, et tiens pour la plus précieuse liberté d'être soumis à un maître surhumain; Canada, qui as trouvé dans la fidélité la récompense et qui offres au monde le modèle d'une société où les vertus privées et les vertus publiques rendent hommage à Dieu; Canada, la France t'aime, t'admire et te salue.

LES ANIMAUX A FOURRURES

La commission de conservation en encourage l'élevage.

Ottawa, 9—La Commission de Conservation publiera sous peu un bulletin concernant l'élevage des animaux à fourrure. L'élevage du renard noir se fait dans l'île du Prince-Edouard et donne de bons profits. Chaque peau se vend $1,500.